

Revue de presse
Sortie 17/12/25



L'AMOUR qu'il nous RESTE

Écrit et réalisé par
HLYNUR PÁLMASSON

Par le réalisateur de *GODLAND*

AU CINÉMA LE 17 DÉCEMBRE

arte

Sofilm

jour2fête

STILL
VIVID

(snowglobe)

HOBAB

MANEKI

Q

EUROPEAN

Indestructibles



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
CANNES PREMIÈRE

L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason

La fonte des grâces

par Fernando Ganzo

Avec quatre longs métrages au compteur (dont celui-ci), on peut jouer à regarder l'œuvre de Hlynur Pálmason sous le prisme de l'auteurisme. Hypothèse : la fracture est sa grande question. *Winter Brothers* : deux frères ouvriers peinent à garder leur lien au monde quand le cadet commence à fricoter avec l'illégalité ; *Un jour si blanc* : un flic s'isole à la mort de son épouse puis, en enquêtant sur elle, vit une sorte de rupture post-mortem ; quant à *Godland*, il scrute la fissure culturelle et religieuse entre l'Islande et le Danemark (respectivement terre natale et, temporairement, d'adoption du cinéaste). *L'Amour qu'il nous reste* revient en principe à une échelle familiale : entre Anna (Saga Garðarsdóttir) et Magnus (Sverrir Guðnason), une distance s'est installée sous la forme d'une séparation aux contours diffus. L'impressionnant plan d'ouverture fait office de métaphore pour débutants, avec l'arrachement d'un toit filmé de l'intérieur du bâtiment : une maison sans plafond reste-t-elle une maison, ou s'agit-il juste de quatre murs ? Une famille sans amour reste-t-elle une famille ou seulement une addition d'individus ?

Pálmason filme ce déchirement sans rage ni mélancolie, presque comme s'il observait une dérive naturelle. Car comment une artiste de land-art attachée donc à un espace, et un pêcheur au rythme calé sur les mouvements saisonniers des harengs pourraient-ils s'aimer pour toujours ? Mais la rupture dépasse le cadre du récit. Retour au petit jeu des auteurs : dans le circuit standardisé des festivals contemporains, un troisième film ambitieux (*Godland*, avec son rapport arty aux sujets forts de l'Histoire) doit être suivi d'une confirmation, donc d'une construction solide capable de tenir debout sur les tapis rouges. *L'Amour qu'il nous reste* s'amuse clairement à rompre lui aussi ce parcours imposé, tant Pálmason s'entête ici à créer une œuvre sans point de gravité fixe, mêlant l'essai autobiographique (avec comme acteurs ses trois enfants et

son chien) et l'album d'images en mouvement, tantôt poétiques, tantôt proches du gag visuel, mais toujours, à proprement parler, fascinantes à contempler. Seuls la rouille grandissante sur une œuvre d'Anna et l'épouvantail de plus en plus ornementé créé par les enfants (lire ci-contre) permettent de saisir la progression du temps, les scènes fragmentaires se succédant avec la même nonchalance que les notes sur le piano d'Harry Hunt, dans une BO dont la légèreté semble rappeler qu'ici rien n'est vraiment grave, ni les disputes, ni les accidents, ni la grossièreté – surtout masculine –, drôlement omniprésente.

L'Amour qu'il nous reste semble vouloir brouiller un peu les pistes en s'attardant plus sur Anna, ses créations, sa vie domestique et professionnelle (hilarante visite d'un galeriste suédois au bavardage ignoble), que sur la sourde monotonie de Magnus (la nature même du comédien Sverrir Guðnason, révélé en 2017 dans le rôle du taiseux champion de tennis Björn Borg, contraste avec la lumière ironique de Garðarsdóttir, connue dans son pays pour ses numéros de stand-up). Mais le film livre bel et bien une nouvelle

exploration des peurs et de l'inconscient virils. Si Magnus est présenté comme le boulet de cette famille (on l'aura compris, c'est lui, l'épouvantail), la mise en scène lui réserve des escapades surréalistes : la contre-plongée sous sa jupe qu'Anna lui offre lors d'une partie de campagne et qui hante film et personnage, ou la visite cauchemardesque d'un coq géant venu le massacrer sur son canapé. L'articulation poétique du montage et la construction de chaque scène comme une performance collective parviennent à intégrer toutes ces inquiétudes, craintes et faiblesses dans une circulation constante entre les personnages et leur réalité quotidienne. Avec sa façon de s'attarder sur le climat, la mer, les animaux, les distances, *L'Amour qu'il nous reste* brosse le portrait d'un lien plus grand que la famille, reproduisant le rapport à la fois hirsute et naturel à la terre et au temps de tout un peuple. ■

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE (ÁSTIN SEM EFTIR ER)

Islande, Suède, France, Danemark, 2025

Réalisation, scénario, image Hlynur Pálmason

Son Björn Viktrosson

Montage Julius Krebs Damsbo

Décor Frosti Friðriksson

Costumes Nina Grønland

Musique Harry Hunt

Interprétation Saga Garðarsdóttir, Sverrir Guðnason,

Ída Mekkin Hlynisdóttir, Grímur Hlynsson,

Borgils Hlynsson, Ingvar Sigurðsson, Anders Mossling

Production Still Vivid, Snowglobe

Distribution Jour2fête

Durée 1h49

Sortie 17 décembre



La nature qu'il nous reste

Entretien avec Hlynur Pálmason

© HILDUR YR OMARSÐÓTTIR



Hlynur Pálmason sur le tournage de *L'Amour qu'il nous reste*.

Comment percevez-vous le lien entre vos pratiques de plasticien et de cinéaste ?

En 2009, lorsque j'ai quitté l'Islande pour m'installer au Danemark, j'ai posé simultanément ma candidature à l'école de cinéma de Copenhague et à l'école d'art. Comme seule la première m'a accepté, je suis devenu cinéaste, mais je continue de peindre presque quotidiennement, dans la nature, au contact de la terre. Sur ce plan, mon travail dialogue parfois avec ce qu'on appelle l'« art environnemental », même si ce n'est pas exactement la même chose. Et tous mes films témoignent ainsi de ma condition d'Islandais : la beauté de la nature qui se transforme au fil des saisons. Mon point de départ est souvent concret, la terre, les rochers, les montagnes, la mer — l'histoire vient ensuite.

Anna, la protagoniste de *L'Amour qu'il nous reste*, est plasticienne, mais les œuvres que l'on voit dans le film sont les vôtres.

En effet. Dans *Godland*, les images du cheval en décomposition, qui font écho aux photographies de Muybridge, étaient également de moi. Pour *L'Amour qu'il nous reste*, je souhaitais confier ce rôle à une véritable plasticienne et intégrer ses

créations dans le film. Comme je n'en ai pas trouvé, j'ai choisi de travailler avec une actrice que j'aime (Saga Gardsdóttir) et d'utiliser mes œuvres.

Dans quel mesure le film est-il autobiographique ?

Les images documentaires que l'on voit en ouverture, tournées en 2017, montrent la démolition de ma propre maison. À l'époque, je ne savais pas si je les utiliserais dans un film. Elles symbolisent le démantèlement de la cellule familiale. Le récit est sans doute l'élément le plus fictionnel du film, tandis que tout le reste s'inspire directement de ma vie, de celle de ma famille ou de mes proches collaborateurs. Au-delà du fait que mes propres enfants y jouent, il reflète certainement mes rêves, mes angoisses, mes névroses. Le couple de l'histoire se sépare, ce n'est pas mon cas dans la réalité, mais cela traduit ma crainte de l'éloignement de mes enfants, ma peur de perdre la force d'une famille soudée. Ma fille aînée, Ida, qui a 17 ans, quitte la maison pour ses études. C'est pour moi une grande tristesse, une forme de deuil. À un moment, Magnus part en voyage avec sa famille pour retarder le moment

de la séparation, raviver son couple à travers l'aventure. Pour moi, le tournage, tient d'une telle aventure : il crée une image vivante de quelque chose qui est déjà en train de disparaître.

Quelle place occupe l'improvisation dans votre travail ?

Si l'on parle d'improvisation, John Cassavetes est l'un des cinéastes que j'admire le plus, même si nos méthodes ne sont pas exactement les mêmes. J'aime travailler avec des personnes que je connais bien, avec qui je me sens à l'aise. Avec mes enfants, l'improvisation devient un jeu : je leur fais jouer une scène écrite, ils la transposent à leur manière, puis je réécris la scène en intégrant cette fraîcheur. Abandonner tout contrôle et rester attentif à l'imprévu qui rend le tournage plus vivant, c'est encore plus nécessaire lorsqu'il s'agit de tourner avec son chien (rires).

Pourquoi insérez-vous au montage des extraits du classique fantastique *L'Étrange Créature du lac noir* de Jack Arnold ?

J'ai regardé ce film avec mes enfants un soir d'Halloween, et nous avons été fascinés. J'ai été marqué par la poésie de ses images, leur érotisme, la présence mystérieuse de la nature. Tous ces éléments correspondaient à l'atmosphère que je voulais créer dans mon propre film. À côté de mon admiration pour les grands cinéastes de la modernité — Bresson, Tarkovski, Antonioni, Cassavetes —, j'ai aussi un goût pour le cinéma populaire, sans doute à cause de mes enfants.

Au Festival de Saint-Sébastien, vous avez également présenté *Jeanne d'Arc*, un projet à mi-chemin entre cinéma et performance. De quoi s'agit-il ?

C'est un film que j'ai tourné avec mes trois enfants durant plusieurs saisons, non loin de chez nous. Sur une colline dominant la mer, nous avons dressé une sorte de totem (que l'on voit dans *L'Amour qu'il nous reste*) autour duquel nous avons inventé des rituels un peu étranges. Le projet est né comme un jeu, un passe-temps familial. Nous avons beaucoup ri en le tournant, une joie qui, j'espère, transparait dans le film. Mais il peut aussi se lire comme une réflexion sur le lien entre l'art, la créativité et le monde de l'enfance.

Entretien réalisé par Ariel Schweitzer au Festival de Saint-Sébastien, le 25 septembre.

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

de Hlynur Pálmason



La trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques. Un regard sensible sur la beauté discrète du quotidien et le flot des souvenirs qui s'égrènent au rythme des saisons.

Hlynur Pálmason nous avait stupéfaits en 2022 avec *Godland*, récit grandiose, âpre et tellurique sur l'évangélisation d'un coin reculé d'Islande par un pasteur danois idéaliste. Avec *L'Amour qu'il nous reste*, il troque l'épopée pour l'intime : une chronique familiale douce-amère, pleine de fantaisie, où les petits drames du quotidien deviennent matière à poésie. La musique de Harry Hunt, piano subtil évoquant Erik Satie, accompagne cette Gymnopédie visuelle, qui s'égrène note à note, hésitante, dans le confort ouaté d'un canapé, un dimanche soir d'automne. Entre tendresse, humour décalé et douce mélancolie, Pálmason signe un pur moment de grâce, un souffle d'air frais venu du Nord baigné par la lumière changeante des saisons.

L'ouverture du film frappe autant par sa beauté que par son audace : une grue arrache le toit d'un

hangar, révélant le ciel dans un geste brutal et poétique. En un plan, Pálmason illustre une famille en reconstruction, dont on observe les fractures et les retrouvailles. Au centre de la composition, il y a les trois enfants (ceux du réalisateur dans la vraie vie), unis par une belle complicité : Grímur et Þorgils, deux jumeaux qui ont encore les deux pieds dans l'enfance, ses jeux, son insatiable curiosité, sa relative insouciance. Et leur sœur aînée, Ída, qui, mine de rien, en entrant au lycée, a commencé à mûrir, prendre de la hauteur, mais sans précipitation. Des petites fêlures intimes de la vie, ce trio de blondinets charmants en a eu un aperçu : s'ils vivent dans la maison familiale avec leur artiste de mère, Anna, sous la bienveillante surveillance de Panda (impayable chien de berger islandais qui s'est vu décerner la très sérieuse Palme Dog au dernier Festival de Cannes), leur père Magnús partage désormais sa vie entre son boulot harassant d'ouvrier de la mer, le plus souvent parti à bord d'un chalutier, et un petit pied-à-terre dans le port. Ce n'est pas un drame épique : on devine une séparation d'un presque commun accord, sans cris, sans heurts, avec parfois quelques regrets. Même si les raisons du divorce affluent parfois, Magnús partage souvent les repas familiaux et le quotidien de ses enfants, entre deux campagnes en mer. L'ersatz, l'illusion de vie de famille s'arrêtant au seuil de la chambre anciennement parentale – ce

qui n'en finit pas de nourrir la curiosité et les spéculations des enfants, assez peu traumatisés au demeurant par la situation.

Film après film, Hlynur Pálmason creuse deux obsessions : la trace du temps qui passe et le mouvement continu de la vie. La première se construit sur les visions successives de lieux où le temps se dépose, notamment à travers les créations artistiques de la mère ou les bricolages des enfants, tel leur incroyable épouvantail-chevalier ! Saisons, lumières et intempéries sculptent ces espaces, comme autant de respirations du monde. Puis vient le mouvement, qui se déploie dans un merveilleux désordre poétique : frémissements de la nature, ruissellement de l'eau, machines des pêcheurs, accidents burlesques, visions surréalistes ou apparition improbable d'un coq géant. Cet étonnant agrégat offre au spectateur un film lumineux qui sublime l'ordinaire et transforme le quotidien en enchantement. Un conte suspendu des quatre saisons, qui réveillera en vous des bribes de souvenirs enfouis... E. S.

SORTIE LE 17 DÉCEMBRE

Avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason, etc.
1h49 - Islande



Hlynur Pálmason (*L'Amour qu'il nous reste*) : « Si le monde perd la tête, cela affecte aussi mon film »

UN FILM DE
Hlynur Pálmason

AVEC
Saga Garðarsdóttir,
Sverrir Gudnason,
Ída Mekkín Hlynisdóttir

EN SALLES
le 17 décembre

Salué pour sa fresque historico-poétique *Godland* en 2022, l'Islandais Hlynur Pálmason est de retour avec un film autrement plus intimiste sur la famille et le temps qui passe, tout en plans fixes et en instantanés sublimes de paysages volcaniques. Rencontre avec le cinéaste, qui tourne avec ses poules et ses propres enfants.

***L'Amour qu'il nous reste* semble prendre le contrepied de *Godland*. Avez-vous ressenti le besoin de faire quelque chose de radicalement différent ?**

Ça s'est fait naturellement. Je voulais explorer une famille en train de se fracturer, la manière dont ils passent leur temps ensemble et à quel point ces moments

sont précieux. Nous cherchions quelque chose de plus ludique, d'un peu plus libre. Le film avait en quelque sorte la permission de suivre son propre chemin. Si *Godland* était plus strict, c'est peut-être aussi en raison du sujet et de son personnage de prêtre luthérien.

***Godland* semblait hanté par la mort, tandis que ce nouveau film penche du côté de la vie. Qu'est-ce que cela révèle de votre état d'esprit en tant qu'artiste ?**

Avec mon monteur, nous avons passé beaucoup de temps à équilibrer le film pour qu'il ne soit ni cynique ni trop sentimental. C'est assez facile de basculer dans ces travers. Nous, on voulait que le résultat soit simplement humain, qu'il puisse être interprété de différentes manières, sans que le spectateur doive se fixer sur quelque chose de très précis. Chacun peut avoir sa propre expérience du film, c'est important.

Comment ces deux films dialoguent-ils entre eux ?

On le découvre souvent après coup. Ils sont tournés au même format, on retrouve donc une certaine continuité visuelle. Quand je suis dans mon processus créatif, je travaille sur quatre, cinq projets simultanément. C'est ma méthode : je collecte du matériel très tôt puis je passe du temps avec, avant d'élaborer

un scénario. On essaye d'avancer, de ne pas se répéter. Même si j'ai les mêmes obsessions : le passage du temps, la recherche d'un état de grâce pendant le tournage, l'humanisme... Tous ces éléments sont présents dans les deux films.

On sent aussi un désir de simplifier les choses : il y a moins de décors, de grandes scènes, vous avez tourné en équipe plus réduite...

Je voulais tester jusqu'où nous pouvions réduire l'équipe. Nos plateaux sont très minimalistes : pas d'écrans, pas de chaises, pas de *catering*. Nous mangeons tous ensemble, matin, midi et soir, de la bonne nourriture mais dans une installation très sobre. Aucun luxe. Nous voulions aussi voyager léger pour rester le plus souple possible. Si la pluie se mettait soudainement à tomber, on pouvait passer à n'importe quelle scène.

Vous avez tourné avec vos trois enfants. À quel point le film est-il personnel ?

J'ai aussi tourné avec mes propres poules, mon chien, ma voiture et dans mon atelier extérieur. Ce n'est pas ma maison qu'on voit à l'écran, mais celle des grands-parents de ma femme. Tout provient de mon environnement immédiat. Mais l'histoire, elle, est totalement



fictive. La manière dont se construit le récit est un mystère pour moi, il émerge du matériel accumulé. Ce n’est pas une autobiographie.

Pouvez-vous nous en dire plus sur ce mannequin déguisé en chevalier qu’ils malmènent tout au long du film ?

J’ai toujours voulu tirer à l’arc avec mes enfants. Mais il n’y a pas de club de tir à l’arc près de chez nous, nous vivons assez loin de la ville. On a donc commandé un arc et des flèches sur eBay, puis fabriqué un mannequin qui nous servait de cible, dans le garage. Puis j’ai pensé qu’il pouvait constituer un fil narratif intéressant, qui est même devenu totalement essentiel. C’était important que les enfants aient leur propre histoire, qu’ils puissent parler de leurs préoccupations.

Le film est aussi une réflexion sur le temps qui passe. À quel point le sujet vous habite-t-il ?

J’ai le sentiment que le temps file de plus en plus vite depuis quelques années. Je repense au moment où j’ai tourné ce court-métrage, *Nest* (2022), avec mes enfants, dans lequel ils construisent une cabane dans les arbres. Ils ont tellement grandi. Je suis comme tous les artistes, je veux capturer les choses avant qu’elles ne disparaissent. Passer du temps avec mes enfants, c’est ce qui me pousse à filmer. Il

y a à peine deux mois, ma fille a acheté une voiture, elle a déménagé plus près de la ville. C’est arrivé si vite, c’est fou.

«La manière dont se construit le récit est un mystère pour moi»

En parlant de ce qui vous pousse à filmer, comment le processus artistique d’Anna, votre personnage principal, dialogue-t-il avec le vôtre ?

Ce qui me connecte à Anna, c’est son art ; et ce qui me connecte à Magnus, c’est d’être un homme. Il y a quelques années, j’ai documenté l’expédition d’une compagnie de pêche en haute-mer et j’ai su que la mer serait présente dans le film. Anna devait donc être connectée à la terre. Et j’ai utilisé mon propre processus artistique, « One Winter », une sorte de récolte saisonnière que je fais une fois par an. Chaque automne, je pose des grandes plaques de métal sur du tissu, et je les laisse macérer en extérieur pendant les longs mois d’hiver pour créer une série de peintures. Je fais ça depuis tant d’années, et je n’avais jamais pensé à le filmer. Je trouvais ça beau de la voir à l’œuvre dans la nature pendant que son mari travaillait sur l’océan. Ça me touchait, vraiment.

Le film apparaît comme un îlot de sérénité, protégé du monde extérieur et des ses agressions. Est-ce ainsi que vous l’avez conçu ?

Quand vous consacrez beaucoup de temps à un projet, votre vie, vos inquiétudes, vos angoisses, mais aussi vos désirs colorent le film, quoi qu’il arrive. Et si le monde perd la tête, cela affecte aussi le film d’une certaine façon. Il y a beaucoup d’images que j’ai créées par irritation face aux aberrations du monde, face à sa folie. Je ne cherche pas à rendre politique mon travail, tout cela est très intuitif. Toute l’absurdité de la vie a imprégné le film.

Voyez-vous tout de même des motifs d’espoir au milieu de cette absurdité ?

Absolument. Il y a tellement de beauté dans le monde. J’ai essayé de faire un film sur ça. Parfois, la beauté ne se trouve pas très loin, dans votre maison, dans votre jardin. Je lis beaucoup de journaux intimes d’artistes pour entrer dans leur vie quotidienne. Je pense à Delacroix et à son journal, où il raconte comment il dépense son argent, en vin ou en savon. Il parle de la météo, de sa santé, d’une jolie femme qu’il a croisée dans la rue. Nous pourrions parler des mêmes choses, vous et moi. Depuis des siècles, ce sont les mêmes sentiments fondamentaux qui traversent les humains. Il y a quelque chose de beau dans cette idée.

PROPOS RECUEILLIS PAR **LUCAS AUBRY**

L'amour qu'il nous reste d'Hlynur Pálmason

Salué pour sa fresque historico-poétique GODLAND, l'islandais Hlynur Pálmason est de retour avec L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE, un film autrement plus intimiste sur la famille et le temps qui passe, tout en plans fixes et en instantanés sublimes de paysages volcaniques. Par Barnabé Volatier.

De toutes les métaphores qui parcourent le quatrième long-métrage d'Hlynur Pálmason, la plus explicite est probablement la toute première : le toit d'un vaste atelier qu'un appareil hors-champ s'évertue à arracher. Un plan à la fois anodin et brutal, qui introduit une fresque d'un an, au gré des saisons : le divorce d'Anna, artiste plasticienne résiliente et de Magnus, pêcheur mélancolique. Une séparation que subissent aussi les enfants du couple. Et si l'analogie entre le bâtiment dont on attaque la structure et la famille qui se délite est évocatrice, on notera que la séquence pré-existe au film. L'amour qu'il nous reste étant la somme d'un tournage mais aussi d'un amoncellement d'images tournées en amont. Si la forme de la fresque historique Godland (2002), plus stricte, semblait guidé par le caractère de son personnage principal – un prêtre rigoriste envoyé au fin fond de l'Islande pour y bâtir une église protestante –, ce nouveau film semble plus libre, plus poétique. « Une œuvre à qui j'ai donné la permission de construire elle-même », selon son réalisateur. Le mannequin criblé de flèches par les gamins ou les chevaux qui détruisent une œuvre d'art laissée à l'air libre pour fermenter lors de l'hiver islandais proviennent directement de la vie et de l'œuvre du cinéaste, également plasticien. Pálmason tourne par ailleurs avec ses propres enfants, sa propre voiture et même, ses propres poules, dans une maison de famille. De là provient certainement la spontanéité très déroutante du film et l'intimité ressentie avec ses personnages.

Le dernier album photo Le format 4/3 (plus resserré qu'à l'accoutumée, tirant vers le carré) accentue encore cette sensation de proximité. Comme si pour épouser les états d'âme des personnages. Lorsque Magnus hurle son désespoir et implore Anna de le pardonner, il le fait coïncé entre deux bandes noires. Quand un des deux jumeaux se blesse et est amené d'urgence à l'hôpital, la salle d'opération où un médecin lui retire une flèche de l'épaule paraît plus étriquée encore. Chaque scène étant figée, on pense aussi au format photo, le film se confond alors avec un grand album de souvenirs, les derniers du couple, archivés à jamais. Et pourtant, il est important de reconnaître que L'amour qu'il nous reste est un film solaire plus qu'une tragédie. Le film apparaît comme un îlot de sérénité, protégé du monde extérieur et des ses agressions. Jamais Pálmason ne laisse entendre que les histoires d'amour finissent

mal. Ici, pas de crise de larmes ou de grandes scènes de dispute. La séparation est montrée dans ce qu'elle comporte de difficile, mais aussi de tendre. De manière toujours économe en dialogues, une manière de prouver que les images en disent parfois beaucoup plus long. Un film intimiste sur la famille et le temps qui passe, tout en plans fixes et en instantanés sublimes de paysages volcaniques.

L'Amour qu'il nous reste , en salles le 17 décembre



https://sofilm.fr/wp-content/uploads/2025/12/LAMOUR-QUIL-NOUS-RESTE__Still_1©Hlynur_Palmason-850x560.jpg

par Lucas Aubry





L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason

Au fil du temps
Denitza Bantcheva

Après *Godland* (2022), drame épuré, situé en Islande au XIX^e siècle, qui faisait ressortir le côté sombre de son talent, Hlynur Pálmason change de registre avec cette comédie dramatique foisonnante où le cours des saisons et les moments de la vie ordinaire se révèlent riches en beauté et en surprises.

ANNA ET MAGNUS se sont séparés après une vingtaine d'années de vie commune. Ils ont une fille presque majeure et des jeunes jumeaux. Le couple se retrouve régulièrement autour de sa progéniture. Magnus aimerait récupérer sa femme, ayant du mal à admettre qu'elle ne veuille plus de lui. (Les raisons de leur divorce ne sont jamais évoquées ; c'est au spectateur de les deviner.) Il est marin pêcheur, elle est artiste. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, leurs métiers – que l'on découvre progressivement – offrent nombre de points communs, car Anna aussi travaille au plus près des éléments.

La nature est omniprésente dans ce film, que ce soit à grande échelle (de superbes vues panoramiques) ou à travers des détails : un petit cadavre d'oiseau qui « semble endormi » ; des myrtilles ; des taches de lichens formant des compositions abstraites... Les animaux qui partagent la vie des protagonistes (un chien, un coq et des poules perçues comme des membres de la famille) donnent lieu à des vignettes irrésistibles.

Le cinéaste déploie un art de filmer le réel en toute beauté, sans un soupçon d'enjolivure. De même, les rapports humains, tels qu'il les présente, restent du côté du beau et de l'affection en dépit des irrutions du sordide ou du sinistre. Si l'on se rappelle le magistral *Godland*, on a de quoi rester ébaubi par l'optimisme et l'apaisement paradoxal de ce film où rien ne s'avère grave, même quand la menace de mort plane sur un parent ou sur un enfant. Certes,

on y croise deux ou trois personnages antipathiques, dont un gale-riste suédois aussi pénible que grotesque, mais les antagonismes ne produisent aucun effet durable. Ce qu'il y a de plus inquiétant dans le récit, ce sont les visions oniriques, pour la plupart ambiguës : l'avion qui s'écrase, est-ce une simple projection mentale ? Qui voit en rêve un chevalier blessé et dangereux, le père ou l'un des fils ? Mais, quelle que soit la réponse du spectateur, l'essentiel est ailleurs : dans la manière de montrer comment le temps s'écoule (à l'aide des saisons) et comment la vie se fait de moments précieux ou cocasses, sans la moindre signification préconçue. C'est là le plus original de la conception du film, qui lui confère un potentiel de surprises et de sens délicatement dévoilé, dont on se régale.

La mise en scène est très inventive sans paraître artificielle, même dans ses procédés les plus sophistiqués. Le jeu des acteurs, toujours convaincant, est dominé par les figures de la mère et de la fille, femmes volontaires, pleines de vitalité. ■

Sortie le 17 décembre 2025

Ástín sem eftir er

Islande/Suède/France/Danemark (2025) 1 h 49. Réal., scén., dir. photo : Hlynur Pálmason. Déc. : *Frosti Friðriksson*. Cost. : *Nina Grönlund*. Son : *Björn Viktorsson*. Mont. : *Julius Krebs Damsbo*. Mus. : *Harry Hunt*. Prod. : *Anton Máni Svansson, Katrin Pors*. Cies de prod. : *Still Vivid, Snowglobe, Maneki Films, Hobab, Film I Vast, Arte France Cinéma*. Prod. : *Anton Máni Svansson, Katrin Pors*. Dist. fr. : *Jour2Fête*.

Int. : *Saga Gardarsdóttir (Anna), Sveirir Guðnason (Magnús), Ída Mekkín Hlynisdóttir (Ída), Grímur Hlynsson (Grímur), Þorgils Hlynsson (Þorgils), Ingvar Sigurðsson (Pálmi), Anders Mossling (Martin)*.

Voir aussi n° 773-774, p. 63, Cannes 2025

Filmer le réel en toute beauté (au centre, Saga Gardarsdóttir)

© Hlynur Pálmason



Les Inrockuptibles



L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE de Hlynur Pálmason

Une chronique familiale réconfortante, qui tend par moments vers l'expérimentation documentaire.

Quel lien peut-il y avoir entre *Godland* (2022), fiction historique aride comme le voyage en terre islandaise de son prêtre explorateur et photographe de la fin du XIX^e, et *L'Amour qu'il nous reste*, film d'aujourd'hui épousant la forme de la chronique familiale, de la comédie de remariage mais aussi celle, plus expérimentale, d'un documentaire quasi scientifique ? En quatre longs métrages, Hlynur Pálmason a déjà exploré différents genres et registres mais toujours avec ce même regard

d'archéologue mêlé à la sensibilité de son statut de plasticien, à sa façon d'envisager les images comme une matière qui s'approprie, se sculpte, ne se donne pas comme ça.

Avec *L'Amour qu'il nous reste*, tourné sur ses terres, avec ses propres enfants, il réalise un nouveau film d'époque (la nôtre) avec exactement la même attention émerveillée que celle de son prêtre faisant la découverte d'une île. Le long métrage, comme d'autres avant, est troué par des images vernaculaires

(de la nature, des gens, de toutes ces petites choses quotidiennes et autres fragments qui construisent l'édifice des souvenirs) qui renouent avec la fonction primaire du cinéma des premiers temps, censé enregistrer le mouvement précaire de la vie.

En passant d'une fiction où un couple tente de se séparer doucement, au milieu des enfants et de l'organisation parfois chaotique de la vie familiale, à cet autre régime documentaire qui révèle aussi la pratique d'un cinéaste glaneur, toujours équipé d'une caméra pour attraper des images, Hlynur Pálmason réalise un film écocentré, dans lequel la nature, les plantes, les animaux ont leur place et leur temps d'écran. À plusieurs endroits, le film évoque le cinéma de Johan van der Keuken et notamment son *home movie* familial *Les Vacances du cinéaste*. *L'Amour qu'il nous reste* est aussi un film qui prend congé d'une certaine forme d'hystérie, de tout surplomb ou idée hiérarchique d'un regard dominant. C'est un film doudou, enveloppant, un film *hygge* (cette philosophie de vie scandinave qui désigne une atmosphère chaleureuse et confortable, une sensibilité à l'endroit de l'éphémère) qui a la délicatesse, l'humilité de regarder le reste comme un tout. **Marilou Duponchel**

L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason, avec Saga Gardarsdóttir, Sverrir Gudnason, Ída Mekkín Hlynisdóttir (Isl., Dan., Suè., Fra., 2025, 1 h 49). En salle le 17 décembre.

Les Inrockuptibles

Cinéma

🕒 5 MIN

Qui est Hlynur Pálmason, le réalisateur islandais de “L’Amour qu’il nous reste” ?



par Marilou Duponchel
Publié le 15 décembre 2023 à 18h46
Mis à jour le 15 décembre 2023 à 18h54

Hlynur Pálmason © Sameer Al-Doumy/AFP

Le cinéaste sort son quatrième long métrage, une chronique familiale délicate et sensible. Il nous raconte sa manière de faire du cinéma.



Marilou Duponchel

Une matinée de décembre, le premier. Zoom. Une petite fenêtre virtuelle s’ouvre sur l’Islande. Devant l’écran, le cinéaste Hlynur Pálmason est là, cordial et concentré, dans sa maison (intérieur cossu, large canapé et plaid douillet). En arrière-plan, une grande baie vitrée depuis laquelle s’échappe une lumière blanche, un brouillard calme et étouffé à travers lequel se devine un jardin. C’est ici, sur ses terres, que Hlynur Pálmason a tourné son dernier film, L’Amour qu’il nous reste, comédie de remariage, film de famille et home movie.

Né à Reykjavík, la capitale islandaise, Hlynur Pálmason, 41 ans, cheveux clairs et yeux bleus délavés pixelisés par l’image trouble de l’ordi, a étudié le cinéma à l’école nationale du Danemark et n’a cessé d’aller et venir d’un pays à l’autre. Il se sent “un peu des deux”, nous dit-il de l’autre côté, mais peut-être davantage enraciné sur son île : “Je pense que cela tient à l’environnement, à l’espace. Il

y a beaucoup plus d'immensité et de paysages en Islande qu'au Danemark. Beaucoup plus d'espace. Et j'ai toujours aimé cette ampleur, cette échelle des choses."

Entre arts plastiques et cinéma

C'est aussi entre plusieurs disciplines que se tient le cinéaste, également plasticien. Jeune, c'est d'abord la photo argentique qui l'aimante, puis la peinture. Quand il se décide à passer des concours d'entrée d'écoles, il est accepté en cinéma, mais recalé en art : "C'est comme ça que ça s'est décidé. C'est là que j'ai sérieusement pensé à l'idée de faire des films." Pourtant, la pensée avait déjà agité son cerveau bien plus tôt, à l'âge de 13 ans : "J'étais obsédé par les images, par le son, par l'idée de les assembler. Je voyais beaucoup d'images, et j'essayais de trouver comment les connecter. C'est presque une drogue : je me sens mieux quand j'assemble des choses, comme si cela donnait un sens."

Enfant, l'éléphant inconsolable Dumbo le foudroie : "La plus belle chose que j'aie vue et aussi la plus triste, peut être l'une des influences les plus fortes", confesse-t-il, avec ce léger sourire qui assouplit la rigidité qui accompagne parfois la pudeur. Le Disney regardé en boucle devient son incontournable, son film réservé : "Ça m'a profondément marqué. À cet âge, c'était mon film. Pas celui des autres. Et c'était mon seul film. Je l'avais en VHS. Je me souviens de la taille de la jaquette, du fait de sortir la cassette, de la nettoyer, son odeur, sa texture. C'est profondément ancré en moi." Plus tard, il est ébloui par l'œuvre de Kubrick, celle de Robert Bresson, son "préféré" ("tout dans son approche m'émeut, je pense que c'est lié au fait qu'il était peintre") et par les films de samouraïs qu'il rêve, un jour, de réinventer ("un film de samouraïs sans samouraïs").

Les arts plastiques, loin d'avoir été enterrés ou relégués au statut d'anciennes passions de jeunesse, occupent toujours une place centrale, essentielle dans la vie de Hlynur Pálmason, qui semble

très peu goûter à l'idée selon laquelle il faudrait choisir une discipline plutôt qu'une autre : "J'ai toujours continué tout en parallèle. Même aujourd'hui : quand je fais des films, je passe aussi du temps en atelier. Tout se mélange."

Une œuvre protéiforme

C'est cette empreinte plastique, ce goût de l'hétéroclite (images et textures variées) qui impressionne dans ses films au grand et doux formalisme. Au total, quatre long métrages et autant de courts naviguant entre différents genres et différents registres : la comédie noire et le burlesque dans Winter Brothers, le polar et le drame familial dans Un jour si blanc, le film historique dans Godland et, enfin, la chronique familiale dans L'Amour qu'il nous reste.

Après l'épopée de son pasteur danois de la fin du XIXe siècle, le cinéaste voulait revenir au présent. Mais aussi se rapprocher d'une méthode de fabrication plus artisanale, quotidienne : "Avec l'immédiateté du contemporain, vous n'avez pas besoin de construire une maison, ni d'avoir des costumes d'époque. Vous pouvez simplement prendre votre caméra, filmer quelque chose, et l'utiliser. Et j'ai trouvé ça vraiment excitant. Je faisais déjà ça pendant le tournage de Godland. Je tournais un court métrage, qui s'appelle Nest, avec mes enfants. Et l'idée du film, c'était cette immédiateté : si vous êtes à la maison, vous pouvez juste sortir dans le jardin et filmer un truc, sans devoir avoir dix personnes autour." C'est sur ce principe, cette instantanéité et cette temporalité éclatée que s'est construit L'Amour qu'il nous reste, dont le premier plan date de 2017. Il l'admet, c'est son film le plus personnel, tourné dans sa ville, là où il a grandi et où il vit désormais, dans la maison des grands-parents de sa femme, avec les siennes (à nouveau ses garçons jumeaux), ses poules et son chien : "C'était aussi le concept : faire un film plus facilement et rapidement, peu coûteux, fait maison avec un budget réduit, une petite équipe."

Méthode expérimentale

Depuis, Hlynur Pálmason a pérennisé cette pratique. Il a acheté une caméra argentique avec laquelle il explore différents formats, court, long, installation vidéo, et compte bien rompre avec l'attente interminable des financements : "On essaie juste de continuer à explorer, à créer tous les jours. Plutôt que de faire un seul film et d'y consacrer trois ans, puis de passer trois autres années à chercher un sujet."

C'est à partir de cette méthode qu'il développe désormais un projet au long cours, *On Land and Sea*, film d'époque situé à la fin du XIX^e siècle, soit l'histoire d'Otto et de sa famille et "du moment où ils décident de démonter leur maison pour en faire un radeau et trouver un nouvel endroit où vivre". "On filme toujours un petit peu. Parfois c'est juste moi, ou ma femme et moi. Parfois c'est une équipe de 10 ou 15 personnes venues de Reykjavík ou du Danemark. Mais depuis qu'on a acheté la caméra, je filme un peu presque tout le temps. C'est une période très stimulante. On répond aux images.

Il nous arrive parfois de mettre du temps à regarder certains rushes. Quand on découvre les images, on les a presque oubliées et on réagit. C'est très facile et amusant par la suite d'écrire des scènes à partir d'elles. J'adore cette manière de répondre aux images. Cela stimule mon imagination. Et j'aime ce mystère, ne pas savoir vraiment ce que l'on cherche. J'aime que mes films soient comme ça aussi : quelque chose qui se dévoile lentement, sans idée préétablie de ce qui va arriver. Je ne sais pas ce qui va se passer avant la fin du tournage. C'est un mystère."

L'évidence selon laquelle chaque cinéaste est obsédé·e par le temps qui passe et cherche à le retenir paraît éminemment vraie chez Hlynur Pálmason, dont le geste rappelle celui d'une Agnès Varda glaneuse d'images : "Je crois que j'ai cette malédiction de vouloir capturer les choses avant qu'elles disparaissent. On trouve

parfois un sens à la vie en capturant les choses, ou du moins en les voyant. En tant qu'artiste, on veut saisir les choses. Par exemple, si je traverse une période où mes enfants ont une énergie brute très particulière, je ressens souvent le besoin de la capturer : en photo, en film, en enregistrement.

Je suis très obsédé par l'idée de saisir des atmosphères et des énergies fugaces, précieuses, qui disparaissent, avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'ils ne grandissent. Le temps passe vite. Donc je cours avec ma caméra, j'essaie de capturer des choses dans différents endroits et de les faire fonctionner ensemble."

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

sortie le 17 décembre

de Hlynur Pálmason

Jour2fête (1 h49)



Maître touche-à-tout, l'Islandais Hlynur Pálmason (*Winter Brothers*, *Godland*) signe une photo de famille intimiste et ambitieuse, où l'âpreté ne chasse jamais la tendresse.

Par Thomas Messias

Cela pourrait n'être qu'une jolie chronique familiale sur fond de fissuration de couple. Mais *L'Amour qu'il nous reste* réussit un prodige : nous donner à chaque instant une grisante impression d'inédit. Habitué à casser les codes et à renouveler les genres (en attestent les bijoux *Winter Brothers* et *Godland*), Hlynur Pálmason raconte ici une année de la vie d'une famille islandaise (la mère artiste, le père marin pêcheur et leurs trois enfants) de plus en plus préoccupée par l'inexorable séparation des parents. Filmant avec la même intensité les moments de vie faussement anecdotiques et les virages existentiels capitaux, le cinéaste nous place dans un état d'hypersensibilité permanent : lorsqu'on n'est pas sur le point de pleurer, c'est que l'on s'apprête à rire, et vice versa. Tempo comique, composition du cadre, détail qui tue... Hlynur Pálmason ne laisse rien au hasard, mais c'est avant tout une impression de liberté qui domine. Le film brille particulièrement dans sa façon de montrer comment la candeur enfantine et les désillusions de l'âge adulte génèrent des visions du monde bien différentes. Parfois triste, souvent acerbe, *L'Amour qu'il nous reste* place cependant une valeur au-dessus de toutes les autres : la douceur. C'est aussi délicieux que prodigieux.

Fragments d'un AMOUR ISLANDAIS

Dans l'immensité des paysages volcaniques, *L'Amour qu'il nous reste* raconte l'histoire intime d'un couple qui se sépare. Une chronique familiale douce-amère avec ses petits riens du quotidien et ses souvenirs.

Hlynur Pálmason (né en 1984) appartient à cette espèce étrange de cinéastes ermites. Il est de ces créateurs qui travaillent très loin des institutions, y compris géographiquement. Pálmason habite en effet dans une maison très isolée, quelque part en Islande, dans un coin au bord du monde qui lui sert à la fois d'atelier et de décor. Son précédent film, le splendide *Godland* (2022) relatait la traversée de l'île nordique par un jeune missionnaire danois au XIX^e siècle. Le

réalisateur revient avec un travail très différent, une œuvre contemporaine tout aussi poétique.

L'Amour qu'il nous reste suit pendant plusieurs saisons une famille islandaise : un couple et leurs trois enfants. Magnus est marin pêcheur, Anna est artiste. Ils se séparent sans y arriver tout à fait. S'ils ne peuvent plus vivre ensemble, il leur reste néanmoins un peu d'amour à partager. Pálmason, qui met en scène ses propres enfants, crée de la fiction à partir

d'instants vécus, captés avec ses caméras personnelles en format carré – la cueillette des baies ou des champignons, la saison des harengs, une promenade en montagne, un coq qu'on n'aurait peut-être pas dû tuer... *L'Amour qu'il nous reste* raconte comment l'on fabrique des souvenirs, mais aussi des regrets. Il nous parle des mots qu'on n'aurait pas dû prononcer, des maladresses que l'on ne peut hélas plus réparer. Et de toutes ces choses minuscules de la vie, habitées, discrètement, par le sentiment amoureux.

Hlynur Pálmason cumule son activité de cinéaste et celle d'artiste. Il se permet une séquence comique qui met en scène un insupportable galeriste venu du continent en touriste. Dans sa logorrhée, ce dernier nous apprend que l'art est en grande partie une affaire de mètres carrés et d'immobilier. Pálmason filme ici ses propres œuvres, qu'il attribue à son personnage féminin. Il installe de grandes toiles recouvertes de plaques de métal dans la nature. Ensuite, l'hiver fait son œuvre et décalque la rouille. Parfois, des événements imprévisibles perturbent ce processus : des chevaux de passage ou une oie sauvage venue pondre à l'abri des créations. Autour de cette histoire s'étirent les paysages immenses et les couleurs volcaniques de l'Islande. Cette vastitude renvoie les silhouettes des comédiens à leur petitesse, à notre condition d'humains, ballottés par la mer, le vent et surtout par le temps.

— ADRIEN GOMBEAUD

• **À Savoir** *L'Amour qu'il nous reste* était présenté au Festival de Cannes 2025, dans la section « Cannes Première ». Star canine du film, Panda a reçu la Palme Dog qui, depuis 2001, récompense le meilleur chien de la sélection. Ce craquant berger islandais succède à Kodi pour *Le Procès du chien* de Laetitia Dosch en 2024 et à Messi pour *Anatomie d'une chute* en 2023.



PREMIERE

17 DÉCEMBRE | ★★

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE



© JOURNÉE

Une image au carré et granuleuse comme un film de famille dont la pellicule aurait saisi des instants beaux et joyeux. Chacun joue la partition d'une vie où les accidents ne sont que domestiques. Aux alentours, il y a la nature, la

mer, le vent, les herbes folles... Or quelque chose est en train de se faner, tout doucement, mais ça, l'image docile du souvenir partagé en Super 8 ne saurait la saisir. La surface se fissure pourtant. À mesure que l'on plante des flèches dans la cuirasse du chevalier qui sert d'épouvantail, les blessures secrètes ne le sont plus vraiment. Elle est une artiste qui cherche à sculpter l'espace, lui est un marin-pêcheur. Il y a des enfants dont des jumeaux. Le couple se disloque. Le paysage garde sa puissance souveraine mais la beauté a soudain quelque chose de tragique. L'Islandais Hlynur Pálmason dont on avait pourtant aimé *Godland* (2022) ne parvient pas totalement à convaincre, son humour pince-sans-rire nous met trop à distance des émotions. ♦ TB

Astin sem eftir er • Pays Islande, Danemark, Suède, France • **De** Hlynur Pálmason • **Avec** Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason, Ída Mekkín Hlynisdóttir... • **Durée** 1 h 49



Marcelo (Wagner Moura), père tourmenté et universitaire harcelé par la junte militaire.

Un Agent secret primé à Cannes !

Kleber Mendonça Filho a obtenu le prix de la mise en scène pour cette saisissante chronique des années de plomb de la dictature brésilienne, filmée dans sa ville de Recife.

Le titre peut induire en erreur. *L'Agent secret* n'est pas un film d'espionnage mais plutôt de dissimulation. Il nous plonge en 1977, au Brésil. Le héros, Marcelo (Wagner Moura, prix d'interprétation mérité à Cannes) fuit un passé tourmenté et veut passer inaperçu, se sentant en danger de mort. Il revient à Recife pour y retrouver son jeune fils. Des indices disséminés laissent peu à peu deviner que ce père est un universitaire harcelé par la junte – une dictature militaire ayant débuté par un coup d'État en 1964 et sévi jusqu'en 1985, souvent oubliée de ce côté de l'Atlantique (comparativement à d'autres d'Amérique du Sud), et éclairée récemment par Walter Salles dans le bouleversant *Je suis toujours là*, récit familial autour de la disparition inexpliquée d'un ex-député travailliste.

Entre polar à suspense et voyage mémoriel

Le film de Kleber Mendonça Filho s'en distingue car il ajoute à la politique un ensemble d'éléments disparates et de strates temporelles qui en font une fresque profondément originale, où se croisent à la fois le polar à suspense, la chronique historique et le voyage mémoriel. Une étudiante qui travaille sur des archives dans le Brésil de Bolsonaro et des flash-backs remontant avant 1977 ouvrent des perspectives en couvrant trois générations. Le carnaval, la culture populaire, les légendes urbaines se mêlent ici naturellement aux événements dramatiques. D'étranges correspondances affleurent, des personnages insolites défilent, comme cette vieille anarchiste haute comme trois pommes et baroque à souhait, qui a fait de sa maison un refuge délicieux pour les dissidents. Malgré la peur qui rôde toujours, on continue ici de rire, de jouir, de chanter. L'oublier serait faire trop d'honneur aux militaires, ce serait même reconnaître leur victoire. De la vie a bien circulé toutes ces années-là et c'est cette résistance lumineuse et chaleureuse à la chape de plomb qui l'emporte clairement ici.

L'Agent secret de Kleber Mendonça Filho > En salles le 17 décembre

ÉGALEMENT À L'AFFICHE

Trip assuré

Une muse qui raconte une histoire au temps du muet et des fumeries d'opium, un commissaire politique qui veut connaître le secret d'un musicien, un arnaqueur et une orpheline qui montent un coup avec un jeu de cartes... Cinq histoires magiques célébrant les cinq sens plus un prologue forment *Résurrection* de Bi Gan, odyssée poétique souvent éblouissante de virtuosité.

Résurrection de Bi Gan > En salles le 10 décembre



Choc visuel salué par le prix spécial du jury à Cannes, *Résurrection* marque aussi le retour à l'écran de Shu Qi.

L'art et la famille

Curieuse fiction entre le «home movie» et le land art, *L'Amour qu'il nous reste* de Hlynur Pálmason (*Godland*) décrit sur quatre saisons le quotidien d'une famille dans un coin sauvage d'Islande, avec en filigrane les parents sur le point de se séparer mais aussi le work in progress artistique de la mère. Qui crée de grandes toiles à partir de pièces découpées dans le métal, laissées à l'air libre des vents marins, puis récupérées pour servir d'empreintes de rouille. Fascinant.

L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason
> En salles le 17 décembre



Un «home movie» décalé au fin fond de l'Islande, décliné sur quatre saisons.

RÉTROSPECTIVE

Queer un jour, queer toujours

Qui a su divinement réunir Shakespeare, le punk, Wittgenstein, le péplum gay, Tilda Swinton, Caravage, Pet Shop Boys ? Derek Jarman, *of course*. Performer, jardinier, cinéaste, peintre, diariste, auteurs de clips, le créateur britannique (1942-1994) disparu trop tôt était unique en son genre. À (re)découvrir, avec l'intégrale de ses films, des performances et des rencontres.

Derek Jarman MK2 Bibliothèque x Centre Pompidou
> Du 28 novembre au 16 décembre



Hlynur Pálmason, réalisateur : "On ne sait jamais ce qu'une image va susciter en nous"

Vendredi 12 décembre 2025

▶ ÉCOUTER (29 min)



Hlynur Pálmason - © Hildur Ýr Ómarsdóttir

Trois ans après le tellurique "Godland", le réalisateur islandais Hlynur Palmason revient avec "L'Amour qu'il nous reste", qui marque un tournant intimiste dans son cinéma.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/les-midis-de-culture-la-rencontre-emission-du-vendredi-12-decembre-2025-6404795>

Entretien de Hlynur Palmason par Antoine Leiris
Diffusé le 12 décembre



"L'Amour qu'il nous reste" : gens, île, chien

Publié le jeudi 18 décembre 2025 à 08:55

PAUSE



"L'Amour qu'il nous reste" de Hlynur Pálmason - 2025 - Jour de Fête

Dans "L'Amour qu'il nous reste", le réalisateur islandais Hlynur Pálmason met en scène humains, animaux et paysages de son île. Une chronique familiale juste, cruelle et drôle, sortie dans les salles cette semaine.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-regard-culturel/le-regard-culturel-chronique-du-jeudi-18-decembre-2025-2542175>

Très belle chronique de Lucile Commeaux
Diffusée le 18 décembre

Les humanoïdes de James Cameron ne croient plus en rien

Dans le nouvel épisode d'« Avatar », les Na'vis ont muté en punks nihilistes

AVATAR. DE FEU ET DE CENDRES

■ ■ ■ ■ ■

Toute la vigueur de l'*Avatar* inaugural, il y a seize ans, tenait à la double vie de son héros, Jake Sully (Sam Worthington). Rappelons pour mémoire les règles du jeu. Une firme terrestre, appuyée par l'armée américaine, a repéré sur une planète lointaine, Pandora, un minerai faramineux, mais doit faire face à la résistance du peuple local, les Na'vis. Les scientifiques de la mission savent engendrer des Na'vis de « synthèse », que des humains, en catalepsie dans des sarcophages high-tech, peuvent animer à distance.

Ancien marine, hémiplegique, Jake Sully se voit ainsi téléchargé dans un corps na'vi, mais est régulièrement « réveillé » par ses semblables afin de rendre compte de sa mission. Il en découlait un passionnant montage alterné. Mais Sully finit par tomber amoureux de Pandora et en particulier de Ney'tiri (Zoe Saldana) : devenu chef de la résistance, il choisit de devenir « entièrement » na'vi, en laissant derrière lui son enveloppe humaine, mais aussi l'ivresse du montage alterné.

Un autre écosystème

Lorsque James Cameron a repris la saga, en 2022, avec *La voie de l'eau*, il a dû trouver un autre carburant pour relancer la machine. Pour varier les plaisirs, Cameron a déplacé la guerre entre les Na'vis et les hommes vers un autre écosystème, que rejoignent Sully, Ney'tiri et les leurs : les îles et l'océan, propres à exciter le réalisateur de *Titanic*. Les Na'vis sont ici plutôt verts que bleus, arborent des tatouages mélanoïsiens, et entretiennent une intimité particulière avec les baleines locales.

Rebelote aujourd'hui avec *De feu et de cendres*, où un nouveau clan na'vi entre dans la danse. Il émane cette fois-ci du versant d'un volcan, dont l'éruption a ravagé la communauté. Les survivants sont devenus des punks nihilistes, ne



Ney'tiri (Zoe Saldana) et Jake Sully (Sam Worthington). 20TH CENTURY STUDIOS

croient plus en la déesse mère de Pandora, l'abjurent. Tout à leur soif de destruction, ils sont même prêts à collaborer avec les humains. A leur tête, une harpie vorace, une « sorcière », interprétée par Oona Chaplin, fille de Geraldine Chaplin et petite-fille, donc, de Charlot.

Même si *De feu et de cendres* pourvoit sa pyrotechnie de rigueur, ce volet se repose trop sur cette seule nouvelle « gamme » de Na'vis maléfiques. Il laboure pour le reste un terrain connu, et l'ennui peut poindre, d'autant qu'il excède les trois heures.

Il marque néanmoins un infléchissement parlant de la fable

En dépit de la pyrotechnie de rigueur de ce troisième volet, l'ennui peut parfois poindre

d'ensemble d'*Avatar*. Elle avait trait, à ses débuts, au colonialisme et à la dévastation écologique. Mais elle allégorisait aussi sa propre technologie numérique : il s'agissait d'apprendre à cohabiter avec d'autres formes d'intelligence – celles de la forêt comme celles des ordinateurs. Les Na'vis sont dotés d'une sorte de queue cérébrale, un câble USB chamani-que, qui leur permet de se connecter à d'autres êtres vivants ou à la déesse mère, la planète Pandora s'apparentant à un cerveau interconnecté – ou à un data center.

Pionnier du blockbuster numériquement assisté avec *Abyss* (1989) et *Terminator 2* (1991), James Cameron demeure un vif défenseur de la salle de cinéma. Le 24 novembre, dans le podcast d'un journaliste américain (« The Town with Matthew Belloni »), il n'a pas caché son inquiétude à l'évocation du rachat de Warner Bros Discovery par Netflix. Même si Cameron annonce de nouveaux *Avatar* à venir, *De feu et de cendres* laisse filtrer une nette mélancolie. Alors que la fréquentation en salle

s'effondre, c'est un cycle de cinéma qui se ferme, cinquante ans après la sortie des *Dents de la mer*, de Steven Spielberg, considéré comme le premier blockbuster moderne.

De blockbuster, il n'y en a quasiment plus, désormais, en salle. James Cameron, à 71 ans, en a été l'un de ses plus illustres représentants. Avec *Avatar. La voie de l'eau*, il a déjà rendu hommage à Spielberg, dans la manière dont les soudards humains tentaient de neutraliser les baleines.

Cette fois-ci, dans *De feu et de cendres*, il fait signe, avec ces furieux Na'vis, au père de *Mad Max*, l'Australien George Miller, 80 ans. Que ces Na'vis enragés soient menés par la petite-fille de Chaplin n'est pas indifférent quant au pronostic de Cameron sur la longévité de l'art qu'il a pratiqué, petit à petit dévoré par les avatars cannibales des plateformes. ■

HERVÉ AUBRON

Film américain de James Cameron. Avec Sam Worthington, Zoe Saldana, Oona Chaplin (3 h 17).

Une ode aux petits moments qui fabriquent une vie

A partir de la dislocation d'une famille, Hlynur Palmason confectionne un grand livre d'images et de sensations

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

■ ■ ■ ■ ■

A peine descendu de l'avion, le pied tout juste posé sur le sol islandais, il occupe l'espace, capte toute l'attention. Intraissable moulin à paroles si autocentré qu'il ne se soucie jamais de ce que peut bien penser Anna (Saga Garoarsdottir), son interlocutrice, artiste contemporaine, mère de trois enfants, récemment séparée. Le galeriste suédois, venu jeter un œil à son travail, lui déverse son envie d'avoir un chien aussi grand qu'un poney, son admiration pour un peintre aux toiles cinq fois plus grandes que les siennes, sa théorie selon laquelle boire une bouteille de vin par jour, et non juste un verre, serait meilleur pour la santé. Ce, avant de repartir, quelques heures plus tard, non sans avoir au passage volé un œuf d'oie dans lequel il y a peut-être de la vie et avoir précisé que, de toute façon, il n'avait plus aucun espace à disposition.

L'Amour qu'il nous reste, quatrième long-métrage du réalisateur islandais Hlynur Palmason, trois ans après l'épique et âpre *Godland* (2022), est l'antithèse de ce personnage. Une œuvre accueillante, pleine de silence et d'attention, en empathie profonde avec la nature et le vivant, à commencer par un drôle de bœuf fait de poules, d'oiseaux, de chevaux ou d'un chien nommé Panda, qui traversent avec une présence généreuse tout le film.

Celui-ci s'ouvre sur l'image du toit d'une grande maison vide qu'on arrache. Comme un symbole de la dislocation de la famille composée d'Anna, de Magnus (Sverrir Gudnason), pêcheur de profession, et de leurs enfants. Voilà la petite unité ouverte aux rayons du soleil et à tous les vents, restée proche malgré tout. Cette séparation au goût doux amer va nourrir la forme même du film,

fragmentée, comme un collage de moments pris au quotidien : une partie de basket devant la maison, un simple échange dans la cuisine ou dans le salon, une sortie de pêche en bateau ou une balade au bord de la mer... Constamment inventif, *L'Amour qu'il nous reste* intègre une liste de mots énoncés en voix off et illustres de manière décalée.

Grave et enfantin

Le film ne fonctionne pas autour d'un arc narratif, mais sur un amas de moments qui vont de pair avec l'avancée des saisons. Comme un grand livre d'images et de sensations qui chercherait à saisir l'essence de la vie. Hlynur Palmason enregistre en plan fixe tous ces instants ordinaires souvent oubliés des histoires. Avec la conviction que le plus précieux réside dans ces petites choses que sédimente progressivement le passage du temps. Cette élégie de nos existences en mode mineur porte sa part d'enchantements, de rires, de tensions, d'inquiétude, de fantaisie et de mélancolie qu'accompagne principalement des mélodies au piano.

Tour à tour grave et enfantin, le film donne à voir les traces de ce qui lie et délie les relations, ce constant état de flottement dans lequel on traverse la vie. Il entremêle les textures, les matières et les couleurs, enregistrant un monde fait d'eau, de ciel et de terre qui nourrit très directement le travail d'Anna. Un monde plein de charme et de beauté où la solitude côtoie les attachements indéfectibles, où chacun est appelé d'abord à cultiver son propre jardin. *L'Amour qu'il nous reste* fait alors de la considération portée à ce qui nous entoure un véritable art de vivre. ■

BORIS BASTIDE

Film islandais, danois, suédois et français de Hlynur Palmason. Avec Saga Garoarsdottir, Sverrir Gudnason, Ida Mekkin Hlynisdottir (1 h 48).

Home movie «L'Amour qu'il nous reste» de Hlynur Pálmason : autant en emporte le temps

◆ Réservé aux abonnés En filmant une myriade de moments de la vie quotidienne d'une famille, l'Islandais chronique la séparation d'un couple et poursuit son œuvre sur les cycles de la nature et de la fugacité des choses.



«L'Amour qu'il nous reste» convie surtout à une exploration du temps. (Jour2fête)

Par **Clément Coliaux**

«Ce que cette nature te dit», titre du dernier film de Hong Sang- soo, irait sur mesure au cinéma de Hlynur Pálmason. Certes, l'Islandais œuvrait jusqu'ici à un cinéma moins modeste que celui du Coréen : le superbe Godland, remarqué à Cannes en 2022, re- traçait l'épopée homérique

d'un photographe danois du XIXe siècle, parti conquérir à coup de daguerréotypes l'île mystérieuse d'où est originaire Pálmason. S'infiltrait la sensation vertigineuse de se tenir à l'orée d'un autre monde, celui d'une faune et d'une flore vibrant d'une mélodie envoûtante et inconnue, à en faire tourner la tête du colon intrépide. Modeste, l'Amour qu'il nous reste le sera davantage, portrait d'une famille islandaise d'aujourd'hui dont les parents sont en cours de séparation. Une même symphonie le traverse pourtant, émanant d'une nature environnante qui a décidé ment beaucoup à dire à qui veut bien l'écouter.

Découpé en une myriade de moments de vie, sans qu'un véritable fil conducteur ne relie les tribulations d'Anna, la mère artiste, et Maggi, le père pêcheur, l'Amour qu'il nous reste entrelace la chronique quotidienne avec des panoramas des landes et des côtes, tantôt visités par les personnages, tantôt en jachère. Evocateur du ruban d'images d'un Terrence Malick, le film a des airs de home movie solaire, dont on aurait ouvert toutes les fenêtres – ou carrément arraché le plafond, comme dans le magnifique premier plan qui observe de l'intérieur le vieil atelier d'Anna en cours de démolition – pour y laisser entrer le vent, la lumière, la neige et les bélements des moutons.

Touriste goujat

Y sont traités à égalité les disputes autour des tâches ménagères et la récolte de baies, la pêche au gros et les baignades en rivière, arrangées selon une harmonie aussi discrète qu'indomptable. «Je devrais faire comme vous, installer mon atelier à l'extérieur», dira un galeriste débarqué du continent à Anna, avant qu'une horde de chevaux piétine son coin de paradis. L'Amour qu'il nous reste réserve son lot de surprises : accorder son récit aux aléas des éléments produit de l'inattendu, des phénomènes plastiques (la lumière du nord tombant sur les grandes plaines ou les petits bosquets, rayonnant sur la pellicule 16 mm) aux surgissements burlesques. Au vol d'un œuf d'oie par le galeriste répond par exemple, quelques scènes plus tard, le crash de son avion pris dans une nuée de volatiles, comme un gag dans le fond d'un plan – si dans la nature, «le mal n'existe pas» (on pense cette fois à Ryusuke Hamaguchi), gare tout de même aux retours de bâton.

Contrairement à ce touriste goujat qui feint seulement la curiosité, Pálmason ne se contente pas d'une visite express de deux ou trois lieux communs. Pour faire corps avec les individus et leur environnement, il convient d'arpenter, de voir et revoir, de se souvenir pour plus tard. «Que s'est-il passé pendant que l'on regardait ailleurs ?» nous laisse nous demander le film, capable de transformer la glaciation hivernale d'un poulailler, aperçu quelques scènes plus tôt à la belle saison, en événement pour le regard. L'Amour qu'il nous reste convie surtout à une exploration du temps, reprenant le procédé sidérant expérimenté dans *Godland*. Face à une caméra impassible, les saisons défilent par jump cuts autour d'un objet fixe (un épouvantail frappé par le soleil, battu par la pluie puis gelé par le froid), comme si le montage parvenait momentanément à se brancher, à force de se frotter aux puissances telluriques islandaises, sur la chronologie distendue de l'île elle-même.

Panthéisme chic

A la longue, on pourra certes se lasser de feuilleter l'herbier composé par film. Le panthéisme chic de Pálmason fait feu de tout bois – la caméra se promène sous la robe d'Anna de la même manière qu'elle filme une orque bondissant hors de l'océan – et se perd en atours plus symboliques lors de scènes de rêves, moins inspirées. Reste que l'entreprise évite autant la carte postale que la méta- phore facile (le lien entre cette famille et le monde autour d'eux reste diffus, sans causalité évidente) pour creuser une forme singu- lière. Comme Anna, qui conçoit ses œuvres en laissant des plaques de métal rouiller sur des toiles blanches, Pálmason cherche, à l'échelle du film et de sa famille de personnages, une manière d'imprimer du temps.

L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason, avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Guðnason, Ingvar Sigurðsson... 1h49.

par Clement Coliaux

La vraie vie de Barcelone est ailleurs

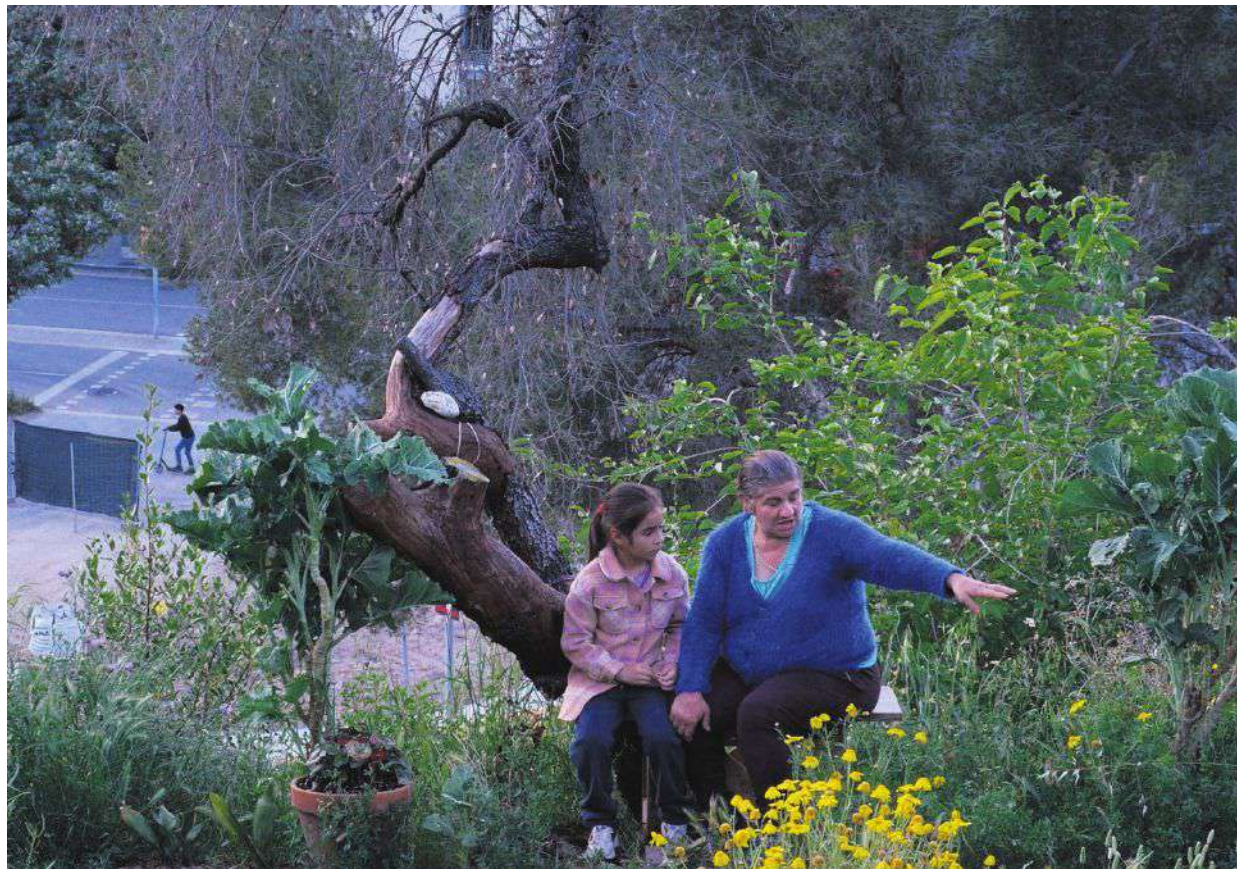
CINÉMA À Vallbona, banlieue de la capitale catalane, José Luis Guerin explore un milieu préservé et informel où une communauté d'immigrés et d'anciens vit loin du flux touristique-commercial.

Histoires de la bonne vallée, de José Luis Guerin, Espagne-France, 2h2

José Luis Guerin, essayiste inclassable qui donne de ses nouvelles environ tous les dix ans, est un explorateur. On se souvient par exemple de sa lointaine excursion en Irlande (*Innisfree*, 1990) sur les lieux du tournage de *l'Homme tranquille* (1952), de John Ford, ou de sa déambulation romantique et hallucinée à Strasbourg (*Dans la ville de Sylvia*, 2007). Cette fois, il revient à ses origines catalanes et à sa ville natale avec un documentaire tourné durant trois ans dans un quartier limitrophe de Barcelone nommé Vallbona. À la fois nœud ferroviaire et routier, cet ancien village qui accueillait des réfugiés du sud de l'Espagne après la guerre civile est à présent une banlieue-dortoir regroupant toutes sortes d'immigrés. Par la même occasion, cela reste un territoire de liberté, et le « *dernier espace écologique de la ville de Barcelone* » (dixit un autochtone). L'une des explications de ce petit miracle méconnu est la présence d'un canal nommé Rec ainsi que la proximité du fleuve Besos (« *baissers* » en espagnol !), qui est l'un des rares à ne pas se tarir en période de sécheresse. Les enfants du coin se baignent là en été au mépris des règlements, semble-t-il, puisque à la fin du film tout le monde s'enfuit à tire-d'aile lorsque quelqu'un annonce l'arrivée des « *pacos* » (flics).

LA BEAUTÉ DES VILLES

Guerin brosse un tableau émerveillé et solaire de cette arrière-boutique urbaine où les cloisonnements et les régulations s'estompent, et où les réfugiés d'antan bâtirent en toute illégalité des maisons aujourd'hui détruites. On est à la fois dans la zone, dans une friche et dans un îlot



José Luis Guerin nous offre une belle plongée naturaliste dans un microcosme aussi précaire que bigarré. SHELLAC DISTRIBUTION

de verdure où la bonne franquette et la mixité sont des constantes. D'où ces séquences éblouissantes dignes de Renoir père (Auguste) et fils (Jean) où, autour d'une buvette, les gens dansent et frappent des mains au son d'un flamenco chantonné par quelques riverains.

Tout le monde s'enfuit à tire-d'aile lorsque quelqu'un annonce l'arrivée des « pacos ».

Ailleurs, certains cultivent de précaires jardins potagers, comme cette famille indienne qui fait pousser de la canne à sucre et des légumes. Mais l'accent est avant tout mis sur les anciens, les derniers Ibères du lieu, qui disparaissent un à un, évoquant leur jeunesse idyllique. À présent, des immigrés de toutes origines (issus aussi bien d'Ukraine que du Maghreb) ont repris leur flambeau.

Mais Guerin ne se contente pas d'observer. Il affirme sa démarche à travers une affichette pour le casting du film et met en valeur certaines problématiques locales. Voir la consultation des habitants par les responsables de la construction d'une ligne de TGV qui risque de chambouler ce coin idyllique et son fragile écosystème. En levant le voile sur ce miniparadis précaire, Guerin rappelle que la vraie beauté des villes se trouve rarement en leur centre, mais plutôt dans leur périphérie, où tout est incertain, certes, mais où tout semble possible. Il saisit quelque chose de familier et de fraternel qui est en train d'être éradiqué par le rouleau compresseur de la consommation. ■

VINCENT OSTRIA

Jusqu'au 22 décembre, rétrospective José Luis Guerin présentée par la Cinémathèque française au cinéma Saint-André-des-Arts, Paris 6^e.

L'Amour qu'il nous reste, de Hlynur Palmason, Islande-Suède, 1h49

Il y a quelque chose de fascinant, d'hypnotique dans le cinéma de Hlynur Palmason. Après *Godland*, film épique et d'époque, il a choisi de filmer la vie d'une famille tout ce qu'il y a de plus contemporaine durant l'année qui suit la séparation des parents. Il y a la magie des paysages islandais, rudes et apaisants ; les saisons qui s'entremêlent et scandent dans le désordre le temps qui s'écoule lentement ; la présence des animaux, un chien, quelques poules. Palmason filme les parents au plus près de leurs sentiments qui oscillent, sans pour autant chercher à recoller les morceaux. Quant aux enfants – les trois enfants du

Histoires surnaturelles en terres islandaises

CINÉMA Hlynur Palmason filme l'intime et le quotidien d'une famille, avec toujours ce même soin porté aux images et au temps qui passe.

réalisateur –, ils forment un trio incroyablement vivant, joyeux, complice. Ils font les 400 coups entre deux disputes, parlent parfois comme des charretiers. On les suit qui construisent un épouvantail – est-ce un homme, une femme ? – qu'ils transpercent de flèches dans un rite païen qu'ils s'inventent.

Palmason résiste à la fuite du temps. Il le retient, l'explore, joue avec, au gré des vents qui balaient l'île, de la neige ou des

premiers rayons de soleil du printemps. Les rapports qu'entretiennent ses personnages à la nature sont existentiels. Protagoniste à part entière, elle influe sur leur humeur, leurs sentiments, les visions fantastiques et surnaturelles qui jaillissent à certains endroits, rompant la monotonie et l'ennui, ici sublimés.

Il faut une année à Anna, la mère, pour réaliser ces immenses toiles de rouille et de terre qu'elle dispose dans un champ, les

livrant ainsi aux intempéries. La visite éclair d'un galeriste, un type aussi pathétique que son bavardage est insipide, irruption d'une « modernitude » inconvenante et déplacée, résume le mépris à l'égard des artistes. La magie du cinéma lui clouera le bec à jamais. Mais Anna ne lâche rien. Elle poursuit sa route, se débrouille entre son travail et les gamins. Magnus, le père, vogue entre deux eaux à bord d'un chalutier dont les filets ramènent des tonnes de harengs et même une mine de la Seconde Guerre mondiale. Il apprend, même difficilement, à accepter la séparation. Si Palmason filme l'intime sous toutes ses coutures avec délicatesse, il filme aussi le monde, nos rapports à la nature, à tous les êtres vivants. Chaque plan est un bijou, une petite leçon de cinéma. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Les Echos

CHRONIQUE

Cinéma : trois films à voir cette semaine

Kleber Mendonça Filho nous livre avec « L'Agent secret » une fresque stupéfiante et une traversée de l'histoire du Brésil. Au programme également : un voyage en Islande avec le touchant « L'amour qu'il nous reste » et une nouvelle expédition vers la lointaine planète Pandora dans le troisième volet d'« Avatar ».



Dans « L'Agent secret » (avec Wagner Moura), Kleber Mendonça Filho nous plonge dans l'histoire sombre du Brésil. (© Victor Juca)

Par Adrien Gombeaud

Publié le 17 déc. 2025 à 09:05 Mis à jour le 17 déc. 2025 à 09:15

C'est le genre de séquence que l'on voit une fois au cinéma et dont on se souvient toute sa vie. Une vieille Coccinelle jaune s'arrête dans une station-service, quelque part aux alentours de Recife. Au bout du parking, un cadavre se décompose sous des bouts de cartons. Le pompiste se contente de chasser les chiens errants. La police débarque, ignore le macchabée mais espère soutirer au voyageur quelques sous ou au moins un paquet de clopes. Puis l'homme poursuit sa route dans l'air brûlant tandis que la radio diffuse « If You Leave Me Now » de Chicago. Ainsi s'ouvre « L'Agent secret » de Kleber Mendonça Filho.

Commence alors une aventure tortueuse dans le Brésil de la fin des années 1970. Après une longue absence, Marcelo retrouve son fils et renoue avec un passé obscur. Autour de lui se déploie un monde inquiétant : des politiciens corrompus, des tueurs à gage, un requin, une dentiste sensuelle... Et le carnaval de Recife qui se solde par 91 morts, dans l'indifférence générale.

Puis, par un extraordinaire tour de passe-passe cinématographique, on s'aperçoit que cette histoire nous est racontée au passé. Que ce monde complètement fou est désormais enfoui dans les temps anciens. Poème d'amour à une ville et à ses salles de cinéma, « L'Agent secret » s'impose surtout comme une réflexion puissante sur l'histoire du Brésil, sur toutes les dictatures et les séquelles qu'elles nous laissent.

« Avatar : de feu et de cendres » : retour à Pandora

Troisième volet de la saga « Avatar » en seize ans, « De feu et de cendres » relate la suite des aventures de la famille Sully et la lutte pour la préservation de la planète Pandora face aux agressions des Terriens. James Cameron assure à nouveau un immense spectacle et un voyage cinématographique en trois dimensions... On commence néanmoins à se demander s'il sait vraiment vers où se dirige son navire.

« L'amour qu'il nous reste » : divorce à l'islandaise

Cinéaste et artiste, Hlynur Pálmason réalise des films magnifiques dans son village d'Islande, avec ses propres caméras. Après l'épique « Godland », il signe un récit intime sur un couple qui se sépare sans y parvenir tout à fait... car il reste entre eux un peu d'amour. Tourné sur de nombreuses années, le film trace aussi un portrait touchant de cette île du Grand Nord et d'une vie au bord du monde.

Adrien Gombeaud

L'amour qu'il nous reste - À voir

Drame de Hlynur Palmason - 1h49

Retour vers le futur pour Hlynur Palmason. Après *Godland*, fresque sur un pasteur danois en terres islandaises au XIX^e siècle, le natif de Reyjavik filme une famille contemporaine. Magnus et Anna se séparent. Magnus, pêcheur souvent en mer, voit s'éloigner chaque jour un peu plus sa femme et ses enfants. Anna, malgré la charge mentale et physique d'élever trois enfants, essaie de se faire reconnaître comme artiste – elle laisse des formes en fer déposer des traces de rouilles sur des toiles blanches en plein air. Les enfants construisent un mannequin de chevalier avant de le cribler de flèches. Palmason filme ses propres enfants. Et peut-être ses propres tourments, au fil des saisons. Sans grand discours mais avec une beauté plastique où chaque plan est un fragment joyeux ou mélancolique d'une vie ordinaire. Une superbe chronique douce-amère. **E.S.**



jour2fête

L'AMOUR qu'il nous RESTE - ...

Guarda più... Condividi

L'AMOUR qu'il nous RESTE

Écrit et réalisé par
HLYNUR PÁLMASSON

FESTIVAL DE CANNES PREMIÈRE SÉLECTION OFFICIELLE

AU CINÉMA LE 17 DÉCEMBRE

Guarda su YouTube

LA CROIX

• *L'Amour qu'il nous reste* ★★

de Hlynur Palmason | Film suédo-islandais, 1 h 49 | Chronique familiale

En apparence, la vie semble paisible pour Anna, Magnus et leurs trois enfants. Mais, si la famille subsiste, le couple a volé en éclats. Anna, une artiste qui espère enfin obtenir une reconnaissance quand un galeriste suédois vient la rencontrer, a demandé à son mari de partir, décision que ce marin travaillant sur un bateau de pêche industriel n'accepte pas.

Notre avis : Minimaliste et contemplatif, *L'Amour qu'il nous reste* paraît par moment longuet. Mais sa chronique douce-amère d'une famille qui se délite, des sentiments ambivalents qui accompagnent la séparation parentale et la lente émancipation d'une femme pleine de ressources offre de précieux instants de grâce.

CINÉMA

L'Amour qu'il nous reste

Hlynur Pálmason

Au cœur de l'Islande sauvage, le doux portrait au quotidien d'une famille joyeuse, tandis qu'en arrière-plan le couple parental se délite. Sensible.



Une famille et la nature autour. Ils sont cinq, les parents et leurs trois enfants, une fille aînée et des jumeaux. Ils vivent dans un coin magnifique et sauvage d'Islande, entre lande et mer. On les voit manger, rire, randonner, jouer au basket, regarder la télévision. La mère, plasticienne, travaille sur un projet captivant créé à partir de pièces découpées dans le métal, laissées à l'air libre des vents marins, puis récupérées pour apposer leurs empreintes rouillées sur de grandes toiles. Elle s'occupe aussi de la maisonnée. Le père, souvent absent lui, travaille sur un imposant bateau de pêche.

Voilà une chronique insolite, entre *home movie*, carnet de bord filmé et libre divagation. Hlynur Pálmason, le réalisateur du formidable *Godland*, qui est lui aussi plasticien, vit en Islande, et les trois enfants qu'on voit sont les siens. On subodore donc une large part autobiographique. Mais rien n'atteste que c'est le cas. Cette indécision fait justement l'attrait indécelable de la fiction, ouverte, et qui révèle un fil conducteur masqué, peu à

peu apparent : les parents se séparent. Cette rupture se fait en filigrane, en douceur presque. Pas de dispute, ni même d'explication. Le film est familial et intime, sans jamais l'être trop. Une distance est instaurée, une petite coloration de tristesse nimbe les images. Quelqu'un(e) semble se les remémorer, comme des souvenirs agréables, quoique doux-amers.

Le « nous » du titre est important. À travers lui, c'est la notion de collectif qui est mise en avant, de manière inspirée, fluide et musicale (grâce au piano « atmosphérique » du musicien H Hunt), y compris dans le travail artistique de la mère, un processus sur plusieurs mois et en plusieurs phases, où les enfants sont mis à contribution. Comme si la création finale était indissociable de leur vitalité joyeuse, de l'énergie des quatre éléments (eau, terre, air, feu) et des quatre saisons, bref du monde en entier, primitif comme civilisé. ▶ Jacques Morice

Islande/Suède/France/Danemark (1h49)

Scénario : H. Pálmason. Avec Saga

Garoasdóttir, Sverrir Guonason,

Ída Mekkín Hlynisdóttir.



Anna (Saga Garoasdóttir), la mère, est artiste plasticienne, tout comme le réalisateur.



ANIMATION

PAR MONTS ET PAR VAUX

★★★ *Heidi et le lynx des montagnes*, de Tobias Schwarz et Aizea Roca Berridi (déjà en salles).

Née à la fin du XIX^e siècle dans une série de livres de Johanna Spyri, Heidi n'a rien perdu de son charme ni de son intrépidité. Dans ses alpages suisses, magnifiquement reproduits par de nouvelles technologies d'animation, l'adorable brunette se prend d'affection pour un bébé lynx qu'elle recueille en cachette de son grand-père avant de s'inquiéter des pièges posés en vue de la construction d'une grande scierie. Aussi joli sur la forme que sur le fond, ce film d'animation place l'écologie au service d'une histoire où l'amitié, la bienveillance et l'insouciance sont reines. De quoi séduire les âmes d'enfant dès 3 ans.

Clara Géliot



DRAME

RETOUR DE FLAMME

★★ *Rebuilding*, de Max Walker-Silverman, avec Josh O'Connor, Lily LaTorre, Meghann Fahy (déjà en salles).

Dans l'Ouest américain, des incendies ravageurs ont détruit le ranch de Dusty. Anéanti, cet homme démuné est au bord du gouffre. Mais pour sa fille, il devra trouver la force de repartir. Son ex-femme et quelques nouveaux amis l'aideront à (se) reconstruire doucement. Avec une histoire un peu tire-larmes, un acteur aussi bouleversant que Josh O'Connor et une petite fille à croquer (Lily LaTorre), tout a été réuni pour susciter l'émotion. D'ailleurs, la recette fonctionne. Et si Noël est une période propice aux bons sentiments, ce film dramatique et sensible est un de ceux à voir en ce moment.

C. G.



COMÉDIE DRAMATIQUE

CHAGRIN D'EAU DOUCE

★★ *L'Amour qu'il nous reste*, de Hlynur Pálmason, avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason (déjà en salles).

Anna se trouve à un tournant de sa vie. En pleine séparation, cette artiste n'a toutefois pas coupé les ponts avec son époux, un marin qui revient épisodiquement à la maison. Malgré le contexte, un certain halo de bonheur semble perdurer, entretenu par leurs grandes retrouvailles autour de leurs trois enfants... Il y a beaucoup de finesse et de poésie dans cette œuvre, qui dissèque avec brio l'intimité d'une famille ordinaire. Les saisons défilent gracieusement, avec quelques temps morts mais sans monotonie grâce à la prestation impeccable des acteurs et la beauté constante des paysages islandais. Plongez dedans !

P. B.

★★★★
Excellent
★★★★
Très bien
★★
Bien
★
Moyen
✖
À éviter

LA VISION TÉLÉ DE STÉPHANE HOFFMANN

GRAND SPECTACLE, GRANDS FRISONS

Bertrand Tessier présente Cecil B. DeMille



Comme rien n'existait, ils ont tout inventé en s'installant pour faire du cinéma dans un lieu improbable. Cecil B. DeMille fait partie de ces pionniers. Il en est le plus grand inventeur, soucieux de donner au public des divertissements modernes, populaires et spectaculaires. C'est lui qui, en 1914, tourne, dans une grange transformée en studio, le premier plan du premier film tourné à Hollywood, *The Squaw Man*. En suivront 75 autres, les premiers muets, en noir et blanc, les derniers en technicolor.

Réalisant pour la première fois *Les Dix Commandements* en 1922, il râle contre le producteur qui lui restreint le budget : « Que voulez-vous que je fasse ? *Les Cinq Commandements* ? » La version de 1956, diffusée après le portrait du réalisateur, rapportera presque dix fois ce qu'elle aura coûté. Un portrait réalisé par Bertrand Tessier, un des meilleurs connaisseurs du cinéma, et qui connaît le Hollywood de l'âge d'or comme sa poche. Non seulement les documents d'époque se succèdent à un rythme passionnant, mais ils ne sont pas

ralentis par les commentaires des témoins rencontrés par Tessier : historiens du cinéma, petite-fille de Cecil B. DeMille, fils de Charlton Heston et, surtout, Martin Scorsese, qui ne cache pas son admiration pour le réalisateur de *Sous le plus grand chapiteau du monde* (deux Oscars en 1953), son meilleur film selon lui, et dont Steven Spielberg, qui l'a vu à l'âge de 5 ans, disait qu'il lui avait donné l'envie de faire du cinéma.

Cecil B. DeMille, l'inventeur du blockbuster, de Bertrand Tessier puis *Les Dix Commandements*, de Cecil B. DeMille, Ciné + Classic, dimanche 21 décembre, à 19 h 35.

« L'amour qu'il reste » ★★★

Mélancolie islandaise

Le réalisateur islandais Hlynur Pálmason, qui avait marqué les esprits avec *Godland*, revient à l'intime avec *L'amour qu'il nous reste*, chronique douce-amère d'une famille islandaise en pleine séparation et du bouleversement silencieux que vivent leurs trois enfants. Pas de grands drames ni de cris : Pálmason filme les petits moments du quotidien, ceux qui en disent long (un silence gêné, un repas qui déraile, un geste qui trahit un désir qui s'étiole).



Au fil des saisons, chacun tente de se réinventer. Anna cherche un nouvel élan dans son travail d'artiste, tandis que Magnus, souvent parti en mer, essaie malgré tout de rester un père présent et ancré dans le quotidien de ses enfants. Leur imaginaire - celui des enfants, mais aussi celui de Magnus, traversé de rêves et de visions presque bucoliques - occupe une place centrale, chacun absorbant à sa manière ce qui se défait. Pálmason capte ces instants avec une douceur rare. Sa mise en scène épurée (cadres fixes, lumière naturelle, goût pour la texture du réel) enveloppe le film d'un souffle mélancolique.

Car, au fond, le film pose une question simple : que faisons-nous du temps passé avec ceux qu'on aime, et que devient une famille quand les parents se séparent ? *L'amour qu'il nous reste* devient alors le portrait d'êtres qui apprennent à avancer autrement, à réinventer leurs liens. Le résultat est un film émouvant, qui parle de la vie telle qu'elle est : un mélange de tendresse, de maladresse et de petits miracles. Après une rupture, suggère Pálmason, l'essentiel peut survivre parce que l'amour ne disparaît pas, il change de forme.

David Doucet

LES FILMS QU'ON PEUT NE PAS VOIR

L'Amour qu'il nous reste

Dans un coin reculé d'Islande, trois mouflets vivent au grand air, entre confitures de myrtille, courses de luge et tir à l'arc. Leurs parents - une artiste en quête de reconnaissance et un marin largué - sont en pleine séparation.

Après le mémorable « Godland » (2022) sur l'épopée islandaise d'un prêtre danois, le réalisateur Hlynur Pálmason aligne les scènes du quotidien tournées avec ses propres marionnettes et son chien de berger, Panda, qui a remporté la Palm Dog à Cannes cette année. A trop nous ballotter de situations cocasses en curiosités

oniriques, il nous paume dans la lande (sublime, certes). Peut-être fallait-il s'en tenir à la bande-annonce, un courtmétrage espiègle... qui tient mieux la route que le long. - L. S. ■

par L.S.



« L'Amour qu'il nous reste » : la chronique douce-amère d'une famille islandaise qui se délite

Critique Drame par Hlynur Palmason, avec Saga Gardarsdottir, Sverrir Gudnason (Islande, 1h49). En salle le 17 décembre ★★☆☆☆

Par Xavier Leherpeur

Publié le 16 décembre 2025 à 18h36

Lecture : 1 min.



« L'Amour qu'il nous reste » d'Hlynur Palmason. HLYNUR PALMASON
Pour aller plus loin

Le film débute avec la destruction d'une demeure. Histoire de bien faire comprendre que l'harmonie de façade de la famille au sein de laquelle se déroule cette fiction finira par s'écrouler. Message reçu. Comme dans « Godland » (2022), son précédent long-métrage, le cinéaste islandais construit son récit en diptyque. Si le premier volet, organique et sensoriel, centré sur la déliquescence des liens amoureux et sur le concret des gestes prolétaires (le père marin) ou artistiques (la mère, plasticienne), séduit, c'est moins le cas du second qui s'égare dans une posture surréaliste contemplative avec symbolisme pesant et épouvantail prenant vie.

Par Xavier Leherpeur



HYLYNUR PÁLMASSON

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

DE HLYNUR PÁLMASSON, avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason

Anna est une artiste plasticienne qui dépose des bandes de métal sur des toiles en plein champ, laissant la rouille peu à peu se déposer. Hlynur Pálmasson agit de même

à l'écran (de fait, les œuvres que l'on voit sont les siennes). Il est à l'affût du temps qui passe. Dans son précédent opus, déjà, il filmait la décomposition du corps d'un cheval. Ici, c'est une famille, dans un coin d'Islande, au bord de la mer, qu'il observe au lendemain de la séparation des parents. Le cinéaste se montre attentif à la nature marquée par le rythme des saisons et aux gestes du quotidien. Images du travail du père, marin pêcheur, embarqué sur un chalutier, myrtilles que l'on ramasse au cours d'une promenade, vie du poulailler... Rien de sec ou d'abstrait dans ce regard, car derrière vibrent des êtres, les parents, Anna et Maggi, mais aussi leurs enfants, des jumeaux et une adolescente, Ida. Même si le film ne conte pas une histoire avec moult péripéties (encore qu'il faille compter avec une étrange sculpture), sous nos yeux charmés quelque chose advient. Et qui se passe de mots. ● FRÉDÉRIC THEOBALD

HISTOIRES DE LA BONNE VALLÉE DE JOSÉ LUIS GUERIN

Si vous tapez Vallbona sur Internet, vous trouverez des formules du type « joyau de l'époque médiévale » ou « quartier méconnu de Barcelone, calme et au vert », le tout agrémenté de photos idylliques de fleurs et de baignades. Une réalité dont les « anciens » de Vallbona peuvent encore témoigner, mais qui, depuis la moitié du XX^e siècle, a bien changé, au fil d'aménagements conçus pour accueillir toujours plus de monde. C'est ce hiatus que le réalisateur indépendant José Luis Guerin montre ici, au fil d'une errance construite comme une œuvre de cinéma : casting parmi la population, scènes sur le vif, savoureux échanges entre les générations, sans voix off ni questions, plans de coupe sur le train qui fonce vers Barcelone et sur le ballet des pelles mécaniques... Nostalgique et lumineux, le film raconte une enclave devenue village puis quartier de périphérie mais qui, pour ses habitants, reste à jamais « une île ». ● FRANÇOISERICARD



SHELLAC DISTRIBUTION



2025 20TH CENTURY STUDIOS

AVATAR : DE FEU ET DE CENDRES

DE JAMES CAMERON, avec Sam Worthington, Sigourney Weaver

Sur l'épisode précédent (*la Voie de l'eau*) nous émettions une seule réserve : la violence des combats répétitifs entre forces du bien (les Na'vis, créatures géantes à la peau bleu ciel n'aspirant qu'à vivre en paix sur leur planète de Pandora) et forces du mal (de méchants humains venus pour prélever un minéral rare). Rien n'a changé pour les réserves. Le titre, *De feu et de cendres*, nous prévient. Certes, le spectacle des Na'vis décollant dans des nacelles tirées par des oiseaux fabuleux ou nageant entourés de méduses argentées et de fleurs lumineuses est toujours aussi beau. Mais le nombre des clans antagonistes a explosé, avec en tête un très agressif « peuple des cendres ». Du coup, la majeure partie de ces 3 heures 17 (c'est long !) se résume à des affrontements de plus en plus fracassants. Pour amateurs de technique (extraordinaire) peu regardants sur le scénario. ● BERNARD GÉNIN

L'AGENT SECRET

DE KLEBER MENDONÇA FILHO, avec Wagner Moura, Gabriel Leone

Tout commence, ou presque, par une jambe retrouvée dans les entrailles d'un requin. Pile au moment où, en ce mois de février 1977, dans un cinéma de Recife, au Brésil, on projette *les Dents de la mer* de Spielberg ! « L'époque est semée d'embûches », prévient un carton. L'époque, c'est celle de la dictature militaire, des disparitions, des barbouzeries, des flics corrompus... Et par ricochet, de la clandestinité. Traqué par un duo de tueurs à gages, Marcelo – ou s'agit-il d'Armando ? – a trouvé refuge dans un immeuble aux allures de petite communauté. Là, caché, il vit dans l'attente du passeport qui lui permettra de s'envoler pour l'étranger avec son jeune fils. Son crime ? On le comprendra au fil de flash-back : avoir été un universitaire honnête. Kleber Mendonça Filho retrouve sa ville natale pour un thriller hitchcockien. Mais pas seulement. Le carnaval bat son plein dans Recife et le cinéaste se plaît à mélanger genres et temporalités. La mise en scène brillante jongle avec des scènes fantastiques grotesques, des clins d'œil cinéphiliques, des moments de pure jouissance narrative, sans oublier, mine de rien, une réflexion politique. Passé et présent dialoguent au travers de bandes magnétiques exhumées par des chercheuses. Manière d'activer une mémoire collective et de lutter contre l'amnésie revendiquée par les pouvoirs d'extrême droite, en Amérique latine et ailleurs. ● F.T.



VICTOR JUCA

lavie.fr

LA FABRIQUE DES MONSTRES

DE STEVE HUDSON ET TOBY GENKEL

L'ÂME IDÉALE

D'ALICE VIAL

DANS VOS SALLES OBSCURES

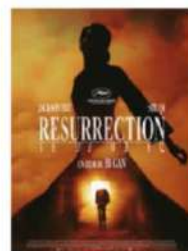
sélection / Les sorties cinéma du mois en critiques.

PAR VINCENT NICOLET & JEAN-FRANÇOIS DICKELI



Valeur sentimentale **LOUISE**

De Nicolas Kettel (France, Belgique, 1h48) avec Diane Rouxel, Cécile de France, Salomé Dewaele, Paul Harry... En salle le 10 décembre 2025.



2046 **RÉSURRECTION**

De Bi Gan (Chine, France, 2h40) avec Jackson Yee, Shu Qi, Mark Chao. En salle le 10 décembre 2025.



Marriage story **L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE**

De Hlynur Pálmason (Islande, Danemark, Suède, France, 1h49) avec Saga Gardsdóttir, Sverrir Gudnason... En salle le 17 décembre 2025.



Service funéraire **LA DERNIÈRE VALSE**

D'Anselm Chan (Hong-Kong, 2h20) avec Dayo Wong Chi-Wah, Michael Hui, Michelle Wai... En salle le 31 décembre 2025.

Un climat de violences domestiques, une fugue et un saut temporel de quinze ans... Après une introduction factice et pesante, le récit s'ouvre à des mystères qui se marient parfaitement à la présence insaisissable de Diane Rouxel dans le rôle principal. Mélodrame familial sur fond de quête identitaire, *Louise* utilise les codes du thriller pour nourrir un suspense prenant. S'il trébuche parfois sur certains écueils, notamment une gestion un peu lourde des flashbacks, Nicolas Kettel parvient à trouver de justes équilibres. Le trio de personnages attachants, incarnés par des actrices convaincantes et pleinement investies, n'y est pas pour rien.

Entre ambition et mégalomanie, Bi Gan entreprend une vaste fresque explorant le cinéma, de ses balbutiements à son avant-garde, à travers une fable futuriste. Il convoque à dessein les spectres imposants de Wong Kar-wai, Hou Hsiao-hsien et Jia Zhangke. Faute de personnages ou de récits à la hauteur de sa mise en scène (souvent virtuose), les segments s'enchaînent dans une indifférence croissante. Jusqu'à ce qu'un hallucinant plan-séquence, ne cessant de s'inventer et de se réinventer sous nos yeux, vienne bouleverser l'ensemble. Soudain, le cinéaste ne cherche plus à démontrer son talent, il en offre l'expression la plus pure.

Après *Godland*, Hlynur Pálmason change radicalement de registre et raconte, sous forme de chronique, la vie d'une famille au moment de la séparation des parents. Comédie dramatique à l'apparence soignée, *L'Amour qu'il nous reste* progresse par vignettes esthétiquement maîtrisées. Difficile de nier la beauté des paysages, la précision des cadres ou même la réussite de certaines scènes isolées, pourtant, une sensation de distance persiste. Le film, jamais désagréable à suivre, semble surtout cruellement anodin. Ses partis pris visuels donnent alors l'impression de rustines cherchant à masquer des lacunes d'écriture et de mise en scène.

Dans un Hong-Kong post-pandémie, Dominic, ancien organisateur de mariages connaît une difficile reconversion en tant que responsable de cérémonies funéraires. Portrait d'une enclave tiraillée entre traditions (réactionnaires) et modernité (résolument libérale), le film s'intéresse à un héros qui tente de faire coexister ces deux versants. Le cinéaste opère la même fusion en filmant des rituels ancestraux ou des instants tragiques (qu'il montre sans fausse pudeur) avec une efficacité presque américaine. Certes trop long et parasité par des procédés formels et narratifs attendus, *La Dernière valse* n'en demeure pas moins touchant.

CINÉMA

Chronique islandaise

Dans *L'Amour qu'il nous reste*, Hlynur Pálmason peint un portrait doux amer de l'amour et de la famille, dans les paysages sublimes islandais

On se souvient de *Godland* (2022) l'histoire de ce jeune prêtre danois, chargé d'évangéliser une communauté en Islande et du court métrage *Nest* : trois frères et sœurs qui construisent ensemble une cabane, filmés durant une année par Hlynur Pálmason. Ses propres enfants, Ída, et les jumeaux Grímur et Þorgils que nous retrouvons dans son dernier film, *L'Amour qu'il nous reste*.

Une chronique de la vie quotidienne, au fil des saisons dans les paysages grandioses du littoral islandais. Celle d'une famille dont on partage des moments qui semblent heureux, des repas, des jeux, la toilette du chien Panda, le coucher des jumeaux. La mère, Anna (*Saga Garðarsdóttir*), une artiste plasticienne crée des toiles, les exposant aux vents



L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason © Hlynur Pálmason

marins sous des pochoirs métalliques qui y imprègnent des motifs de rouille. Toiles qu'elle a du mal à exposer et vendre. La séquence avec un galeriste suédois (*Anders Mossling*) venu lui rendre visite est des plus cocasses. Anna gère le quotidien, son mari, Magnus (*Sverrir Gudnason*), marin-pêcheur, est souvent en mer et lorsqu'il rentre, ça grince. Hauts et bas d'un couple qui bat de l'aile. D'ailleurs, pour Anna,

cela semble clair. Ils sont séparés.

Paysages intimes

Magnus, lui, vit très mal cette rupture ; il est à la fois en colère et profondément triste. Pourtant la famille partage encore des moments sans tension : promenades dans la nature, cueillette de fruits rouges dont on fait des confitures, films qu'on regarde ensemble, un pique-nique étrange où soudain,

la jupe d'Anna, déployée au-dessus de Markus allongé, laisse entrevoir sa petite culotte. Comme une apparition. Ce ne sera pas la seule du film.

Un coq, tué par Magnus à la demande d'Anna, revient l'attaquer, aussi grand qu'un dinosaure. Un rêve ? Et motif récurrent, une sorte de pantin-épouvantail construit par les enfants et leur mère, cible pour le tir à l'arc, prend vie comme une chevalière coiffée

d'un heaume. Un peu comme si le réel se mettait à dysfonctionner tel le couple qui se défait.

Si *L'Amour qu'il nous reste* traite de la séparation, un sujet vu et revu au cinéma, il nous parle aussi de la fuite du temps, des souvenirs qui restent. Il nous capte par la mise en scène et les choix du cinéaste. « *Sur tous les plans, je voulais faire simple et aller droit au but, pour saisir l'énergie particulière du film et obtenir un équilibre entre l'absurde et le comique, la beauté et la laideur, la famille et la nature, les enfants et les parents.* »

Qu'on soit en mer avec Magnus ou sur terre avec Anna, Hlynur Pálmason, filme en plans fixes, avec beaucoup de précision et de sensualité les gestes du travail, les outils, les corps et les visages. Il nous donne à voir la beauté de la mer et les paysages sublimes de cette côte, auxquels la musique de *h hunt*, *Playing Piano for Dad*, ajoute une touche mélancolique.

ANNIE GAVA

L'Amour qu'il nous reste,
de Hlynur Pálmason
En salles le 17 décembre

Avatar: de feu et de cendres de James Cameron

De la guerre et de ses reliefs

Le nouveau peuple de feu jette la saga *Avatar* dans des ténèbres en 3D. Moins écologique, plus apocalyptique, plus sombre: le troisième des cinq volets de la franchise de James Cameron est un spectacle belliqueux épique.

La science-fiction d'*Avatar* n'a sans doute jamais été aussi proche de notre monde. La planète Pandora, longtemps perçue comme un ailleurs onirique et futuriste, apparaît désormais comme le miroir direct de notre Terre: un paradis naturel d'une beauté sidérante, voué à la destruction systématique de toute forme d'harmonie humaine. La paix y est une parenthèse fragile, aussitôt refermée par la répétition inexorable des conflits. La guerre y devient une mécanique, un chaos perpétuel, presque une fatalité.

L'arrivée du peuple des cendres, les Mangkwan, insufflé à *Avatar 3* une nouvelle ligne de fracture entre les clans de Pandora. Menée par Varang, cheffe guerrière à l'allure implacable – dont le look rappelle le Kratos du jeu vidéo *God of War*, figure de violence brute et mythologique –, cette tribu incarne une radicalisation du conflit. Une violence d'autant plus redoutable qu'elle est stratégiquement réarmée par le colonel Miles Quaritch, antagoniste central de la saga. Toujours interprété par Stephen Lang, ce soldat mort puis ressuscité demeure la figure la plus abjecte et bas du front du récit: un bloc de ressentiment, de haine et de pulsion destructrice, sans véritable évolution psychologique.

Continuité sans nouveauté

En face, James Cameron reconduit son pôle héroïque sans le déplacer. Sam Worthington et Zoe Saldana reprennent les personnages de Jake Sully et Neytiri, installés avec leurs enfants auprès du clan Metkayina, dans les étendues marines de l'est de Pandora. La relation



Le peuple des cendres, les Mangkwan, est mené par Varang, une cheffe guerrière incarnée par Oona Chaplin. Photo 20th Century Studios

La saga milliardaire en quelques chiffres

● Avatar (2009)

Doté d'un budget de 237 millions de dollars, le premier *Avatar* a réalisé 14,7 millions d'entrées en France. Ses recettes mondiales à 2,923 milliards de dollars le placent premier au box-office mondial historique. Il met en scène Jake Sully, ancien marine paralysé, engagé dans la mission de colonisation de Pandora. Cette lune exotique à la biodiversité exceptionnelle est habitée par les Na'vi, humanoïdes géants. Secouru par Neytiri, une Na'vi, Jake rejoint ce peuple indigène dans sa lutte pour la survie.

sympiotique avec l'océan et ses créatures marines magnifiques reste un motif central, toujours spectaculaire. La jeune Kiri (Sigourney Weaver), avatar de Grace Augustine, voit quant à elle ses dons se préciser, dans une trajectoire d'apprentissage qui emprunte largement aux codes balisés du récit de super-héros découvrant ses pouvoirs et comment en user.

Malgré l'introduction de ce nouveau peuple de cendres, *Avatar 3* peine à générer une véritable dynamique narrative. James Cameron assume d'ailleurs pleinement la continuité, affirmant qu'*Avatar: La Voie de l'eau* et ce troisième volet forment un « bloc indissocia-

ble ». De fait, rien ne surprend réellement. Tourné simultanément avec le deuxième film – et s'imposant comme l'épisode le plus long de la saga – ce nouvel opus en recycle largement les motifs: même structure, mêmes enjeux, même affrontement frontal entre la famille Sully, meurtrie par la perte de son fils aîné, et Quaritch, qui déploie un arsenal dévastateur et une armée des ténèbres qui sèment le chaos et la mort. Le schéma d'action-aventure reste strictement binaire, avec une ligne de démarcation sans nuances entre les bons et les brutes, sans zones grises ni ambivalences morales. C'est par la démesure que le

● La voie de l'eau (2022)

Le deuxième volet a rassemblé 14,2 millions de spectateurs français. Il a rapporté 2,4 milliards de dollars, pour un budget de production de 400 millions. Il est au 4^e rang du box-office mondial de tous les temps. Se déroulant plus de dix ans après les événements du premier film, il introduit l'histoire de la famille métissée que Jake Sully a fondée avec Neytiri.

● De feu et de cendres (2025)

Le troisième volet a bénéficié d'un budget de 400 millions de dollars.

film s'impose. La guerre à grande échelle écrase tout, portée par la maîtrise technique d'un James Cameron toujours aussi redoutable faiseur du cinéma-spectacle et des effets spéciaux. La 3D, maîtrisée habilement par le réalisateur canadien et ses équipes techniques, amplifie l'immersion et donne aux affrontements une ampleur de *space opera*. Les scènes de bataille, aussi impressionnantes qu'éreintantes, rappellent que la guerre – même transposée dans un univers de science-fiction – reste un cauchemar répétitif, spectaculaire et profondément épuisant.

● Nathalie Chifflet

l Durée: 3h17

Le chant des forêts de Vincent Munier

Les bois enchanteurs

De ses affûts patients dans les Vosges, parfois étendus au Jura et à la Norvège, le photographe Vincent Munier tire un conte brut, sauvage et extraordinaire, doublé d'un poétique récit d'apprentissage.

Des traînées de nuages vaporeuses se faufilent à travers les sapins dont émergent les cimes, flottant comme au-dessus d'une mer mystérieuse. Des nappes de brouillard dérivent sur des étendues d'eau d'où surnagent des biches et cerfs semblant s'extraire d'un songe. Au cœur profond de forêts aux silences troués par la vie sauvage, des oiseaux rares et des rapaces volent, des renards et des lynx chassent, des cerfs se battent... On entend leur chant, leur souffle, leurs battements d'ailes. Rien n'est reconstitué, rien n'est fabriqué: c'est la matière brute du vivant, sa langue propre, faite de cris, de feulements et de silences habités. Cette rigueur documentaire n'exclut pas une forme d'enchantement. On se croirait dans un conte merveilleux, tous sens en éveil.

Veillée intergénérationnelle

À l'affût dans ses Vosges familiales et familières, parfois dans le Jura et en Norvège, dans des bois qui paraissent s'être échappés de ce conte pour devenir notre réalité, Vincent Munier cherche un animal légendaire, le grand tétras, qu'il piste comme il avait cherché la miraculeuse apparition de la panthère des neiges, avec obstination et ferveur. La mise en



La quête d'un oiseau des Vosges en voie d'extinction, le grand tétras, sert de fil rouge. Haut Et Court

scène épouse les rythmes de la nature, accepte l'attente ou l'échec.

À ce récit d'immersion s'ajoute une dimension plus intime, celle de la transmission. Trois générations de Munier se retrouvent dans une cabane, lieu de refuge et de parole, ou pour partager des affûts. Vincent, son fils Simon, et Michel, le père et grand-père, figure de sage bienveillant, incarnent une continuité fragile: celle d'un savoir empirique, d'un apprentissage du vent, des arbres et des animaux. Le film s'organise peu à peu comme une veillée. La cabane foyer abrite la transmission et les histoires à savoir.

À travers cette filiation, la forêt devient un espace de récit à part entière, dépositaire d'un temps long auquel l'humain tente de s'accorder. Le film suggère une posture – celle de l'écoute, du retrait, et de ce chuchotis humble par lequel l'humain accepte enfin de ne pas être le centre du monde.

● N. C.

l Durée: 1h33

L'Amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason

La famille et après

Un couple ordinaire, leurs trois enfants – une progéniture aimée, attentive – et un chien placide nommé Panda vivent dans une campagne islandaise aux paysages amples. Anna, artiste, Magnus, pêcheur, se séparent. *L'Amour qu'il nous reste* s'attache à cet après, à la manière dont une famille continue d'exister quand le lien conjugal s'est défait, et observe, sur le temps étiré d'une année, comment la famille persiste malgré la dissolution du couple.

Anna et Magnus sont joués par Saga Garðarsdóttir et Sverrir Gudnason, les trois enfants sont ceux du réalisateur, déjà familiers de ses tournages, réunis ici pour la première fois devant la caméra. Ce choix confère au film une intimité naturelle.

« C'est un film sur le quotidien, le familial et l'étrange, avec un aspect onirique », précise Hlynur Pálmason qui essaie de donner à cela une forme « en mouvement permanent comme de l'eau ». Là où le cinéma du divorce se nourrit souvent du conflit et de la dramaturgie du désamour, *L'Amour qu'il nous reste* opte pour une séparation presque apaisée, réconciliée. Le divorce n'est ni



Dans l'intimité d'une famille contemporaine. Photo Hlynur Pálmason

un choc ni une blessure, mais un état parmi d'autres. Cette bienveillance, si elle déjoue les attentes narratives, affaiblit aussi la tension dramatique: le film avance sans heurts, porté davantage par des situations que par des enjeux.

Le cinéaste islandais y introduit des événements singuliers, parfois inexplicables, frôlant l'insensé, ainsi que des photographies qui se superposent aux images filmiques sans livrer clairement leur fonction ni leur nécessité. L'originalité revendiquée du cinéaste – sa manière d'ériger l'étrangeté comme principe – construit peu à peu un écran entre le spectateur et le film.

● N. C.

l Durée: 1h49

L'Agent secret de Kleber Mendonça Filho

Tout à traque

Un film à la mémoire politique vive, lucide et haletant, sur la dictature au Brésil (1964-1985). Dans lequel s'impose l'intense Wagner Moura, prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes 2025.

Brésil, 1977. Marcelo, veuf, quitte São Paulo pour Recife afin de retrouver son fils, élevé par ses beaux-parents. Deux tueurs à gages aux mines patibulaires à ses trousses. Officiellement, il vient prendre un poste administratif; en réalité, il cherche à se cacher, trouve refuge provisoirement dans un immeuble habité par un microcosme fragile où la solidarité sert de rempart précaire à la peur. Wagner Moura, présence physique tendue et introvertie, incarne ce quadragénaire traqué, enfermé dans une paranoïa que la violence du réel ne cesse de confirmer.

Le passé de Marcelo, douloureux et traumatique, reste d'abord opaque, comme s'il refusait lui-même de l'affronter.

Le récit adopte cette opacité comme principe de mise en scène. Les zones d'ombre s'éclairent au fil d'un puzzle narratif. Kleber Mendonça Filho travaille la mémoire comme un espace instable, presque labyrinthique, où les souvenirs affluent par réminiscences.

Le Brésil sombre des années 1970

Dès l'ouverture, un tube populaire de 1977 envahit la bande-son; deux voix échangent à son propos, banalement, tandis que l'image cadre une station-service désertique, écrasée de soleil. Où gît... sous des cartons, un cadavre! Le décalage est frappant. Sous l'apparente légèreté musicale, la menace affleure. Le Brésil vit sous dictature militaire depuis 1964, et les années 1970 restent marquées par une oppression diffuse. Le film restitue ce climat anxieux, où chaque instant de répit semble provisoire, toujours menacé.

Film politique. *L'Agent secret*



Wagner Moura incarne un homme traqué. Photo DR

est aussi un objet de cinéma ludique et imprévisible. Kleber Mendonça Filho multiplie les ruptures de ton, naviguant entre film d'espionnage, polar, récit de traque, éclats de gore et incursions burlesques. Cette hybridation traduit l'instabilité d'un monde où les repères se brouillent, où la violence peut surgir sous des formes absurdes.

Un passé impossible à effacer

Le cinéaste s'autorise aussi un jeu constant avec la cinéphilie. Un extrait du *Magnifique* de Philippe de Broca, avec Jean-Paul Belmondo en faux agent secret, agit comme un contre-

point ironique, rappelant que le cinéma peut aussi mentir, masquer, travestir le réel. Il s'amuse gaiement avec le genre à l'image de ce pied retrouvé dans le ventre d'un requin – clin d'œil assumé aux *Dents de la mer* – qui revient hanter la population. Une image absurde et macabre, comme un symptôme: ce que l'on tente d'effacer, de jeter ou d'oublier finit toujours par refaire surface. À l'instar de l'histoire politique brésilienne elle-même, le film rappelle que les fantômes ne disparaissent jamais vraiment; ils circulent, persistent, et contaminent le présent.

● N. C.

l Durée: 2h40

► Choisir votre séance

Retrouvez les films à l'affiche près de chez vous et leurs horaires dans vos pages d'informations locales ou scannez ce QR code.



L'Amour qu'il nous reste : une fresque familiale bouleversante sur ce qui donne sens à nos vies

15 déc. 2025 à 10:15

Élise Gries-Braun

-Rédactrice ciné-séries

Apaisée à la seule vue de la cassette de Mary Poppins et au déhanché de John Travolta, Élise passe allègrement de la chanson aux larmes, avec une préférence pour les comédies dramatiques françaises et les films indépendants d'ici ou d'ailleurs.

Trois ans après l'étourdissant *Godland*, l'Islandais Hlynur Pálmason revient avec *L'Amour qu'il nous reste* : un récit familial tendre et bouleversant sur le temps qui passe et l'amour qui demeure. Un film marquant, à découvrir le 17 décembre en salle.

Contenu partenaire

Pour son quatrième long-métrage, Hlynur Pálmason s'est inspiré de petites choses qui lui sont proches : ses enfants, son jardin, la nature... avec l'idée de les filmer sans recherche de spectaculaire, en équipe réduite, dans un cadre de jeu propice à la confiance et à la liberté.

L'Amour qu'il nous reste suit la trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques. Un regard sensible sur la beauté discrète du quotidien et le flot des souvenirs qui s'égrènent au rythme des saisons.

Contre la frénésie du monde : un rapport apaisé au temps et à la nature

À l'heure de l'ubérisation généralisée et de la quête incessante du profit, ce qui frappe dans *L'Amour qu'il nous reste*, c'est la place accordée au temps. Un temps qui se suspend, qui s'étire et où les personnages respirent. Tous vivent à un rythme qui paraît bien différent du nôtre : ils contemplent un paysage, cuisinent tous ensemble avant se retrouver autour de la table, se promènent dans les contrées islandaises, roulent en voiture sans précipitation, et tout cela sans souci de rentabilité. L'attente ponctue également leur quotidien : le père, marin pêcheur, dépend des marées et des conditions météorologiques, et passe de longs moments à patienter sur son bateau ; la mère, artiste, réalise des œuvres monumentales qui exigent, elles aussi, d'attendre entre chaque étape.

« La question du film, c'est : que faisons-nous de notre temps ? Qu'est-ce qui compte vraiment ? Le temps passé avec sa famille, ceux qu'on aime, les souvenirs qu'on se crée. Et cela touche à la vie même, à la mémoire, au sentiment d'appartenance. », explique Hlynur Pálmason.



Ces questions prennent d'autant plus de sens qu'elles se posent dans des vies où la nature est au premier plan : « *Le film parle de la nature, de ce que l'on construit, reconstruit ou détruit.* » confie le réalisateur. La nature est montrée dans son état brut, presque primitif, et apparaît comme une force salvatrice. Ses paysages réconfortent les âmes, ses champignons comme ses baies enchantent les papilles et surtout, les animaux apaisent les humains : le chien Panda, omniprésent, devient un personnage à part entière. Dès les premières secondes, le grand-père résume cette philosophie avec simplicité : « *La vie est dure, et les animaux nous aident à la surmonter.* »

Une ode à la famille et à l'amour

« *Qu'arrive-t-il à une famille quand les parents se séparent ? Que deviennent les souvenirs, les moments partagés ? Que devient l'amour qu'il leur reste ?* ». L'on comprend mieux le titre du film à ces questions soulevées par le réalisateur.

En effet, L'Amour qu'il nous reste parvient admirablement à capter ces instants simples où un regard, un sourire ou un éclat de rire en dit davantage qu'un long dialogue. La famille que l'on découvre à l'écran – malgré la séparation des parents – respire la bienveillance, l'entraide et l'amour. Les parents continuent de se respecter et de maintenir un lien apaisé ; le frère et le père d'Anna (la mère) l'encouragent et

l'accompagnent dans ses projets artistiques ; la fratrie se confie librement, dans une douceur rare au cinéma.



« On ne connaît l'amour que par son absence. Quand on l'a, on n'y prête plus attention, et il nous est parfois difficile de discerner l'amour autour de nous, de voir la beauté de la vie. C'est ce sujet que je voulais explorer et faire ressentir au public », précise Hlynur Pálmason. Pourtant, le film ne verse jamais dans l'idéalisme naïf. Il demeure profondément réaliste et n'élude ni les accidents de la vie, ni les chagrins, ni les souffrances. *"Comme beaucoup de gens, j'ai souvent l'impression que le monde s'effondre autour de nous et il me serait impossible de faire un film où ça ne transparaît pas."*

Enfin, rares sont les films qui accordent une place aussi centrale aux enfants et qui les célèbrent à ce point. Ici, ils sont l'un des fils rouges du récit. Naturels, spontanés, sensibles, curieux, proches des animaux et jouissant d'une grande liberté, ils permettent à leurs parents de garder le cap. Leur jeu, d'une justesse bouleversante, trouble le spectateur au point de faire douter : assiste-t-on à une fiction scénarisée ou à un documentaire ? Ces trois enfants, chacun doté d'une vraie profondeur et d'un caractère bien affirmé, sont en réalité... ceux du réalisateur lui-même.

Trouver sa place : l'universalité de la quête artistique

Anna est artiste. Elle traverse une période de doute, en quête non seulement de reconnaissance, mais surtout de sens. Elle cherche dans ce monde une place qui la stimule, qui la nourrisse. Elle travaille beaucoup, tout en s'occupant de ses enfants et en tenant la maison. On devine qu'elle porte presque tout le quotidien sur ses épaules, tandis qu'elle s'interroge

sur ce qu'elle veut réellement, sur ce qui pourrait raviver son désir de créer. Et lorsqu'elle échoue, elle se relève, recommence, persévère.



« C'est l'un des sujets du film : une artiste qui cherche comment travailler dans ce monde, comment créer ce qui lui plaît tout en menant une vie intéressante et digne de ce nom, comment maintenir l'exaltation dans la routine. Évidemment, tout concilier est difficile : faire ce qu'on aime, payer ses factures, prendre soin de sa famille. » Rien d'étonnant à ce que ce questionnement irrigue le film, lorsque l'on sait que Hlynur Pálmason est lui-même artiste plasticien, formé aux arts visuels avant de devenir cinéaste.

Du côté masculin, Magnus, le père, qui exerce pourtant une activité stable et lucrative, cherche lui aussi sa place. La vie qu'il s'était construite s'est effondrée, mais il s'y accroche tout en tentant de composer avec cette nouvelle configuration familiale. Quant aux enfants, eux aussi se cherchent. À l'orée de l'adolescence, ils se construisent, explorent, tâtonnent comme leurs parents, à leur manière...

Entre justesse émotionnelle et mise en scène lumineuse, L'Amour qu'il nous reste offre un regard rare sur ce qui nous relie vraiment et s'impose comme l'un de ces films qui nous accompagnent longtemps. À découvrir en salle le 17 décembre.



L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

La trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques. Un regard sensible sur la beauté discrète du quotidien et le flot des souvenirs qui s'égrènent au rythme des saisons.

CRITIQUE DU FILM

Remarqué lors de ses précédentes sélections au Festival de Cannes ([*Un Jour si blanc*](#) à la Semaine de la Critique en 2019, [*Godland*](#) à Un Certain Regard en 2022), le cinéaste islandais Hlynur Pálmason est revenu sur la Croisette dans la sélection *Cannes Première* pour présenter ***L'Amour qui nous reste***, un retour au contemporain, après l'évocation du colonialisme danois dans son précédent long-métrage, et le récit de la mutation d'une famille en plein divorce. Il signe un joli film personnel, où une nature mouvementée sert à exprimer une multitude d'émotions.

En apparence, le quotidien d'Anna et Magnus paraît idyllique en tous points. Le repas en famille, faisant office de générique d'ouverture, est plein de vie. On se passe les plats et on discute avec des sourires francs et sincères. À première vue, rien ne semble assombrir la

luminosité de cette vie présentée. Puis, peu à peu, une distance s'installe. Magnus, le mari, est montré plus éloigné du cadre familial du fait de son métier de pêcheur, tandis qu'Anna tente de mêler vie professionnelle, famille et projets artistiques. Cette lente séparation sera racontée face à une nature imprévisible, qui servira d'ancrage symbolique au récit.



Car, préférant éviter une étude sur-dramatique d'un sujet vu et revu au cinéma, *L'Amour Qu'Il Nous Reste* exprime sa singularité en puisant dans une imagerie peu avare en éléments naturels. La mer devient une ligne de fuite immobile et lâche pour le père, qui préfère se plaindre du comportement de ses enfants lors d'une de ses visites plutôt que de tout faire pour renforcer ses liens avec eux, tandis que la mère s'approprie tous les paysages pour créer son art, cultiver et transmettre quelque chose à ses proches. Quitte à se montrer frustrée lorsqu'un agaçant conservateur d'art lui fait du mansplaining pendant des heures, pour au final se rétracter et ne pas la soutenir en exposant ses créations artistiques dans sa galerie. Ce qui semblait imperturbable, que ce soit la nature ou la structure familiale, est alors altérée par des conditions météorologiques de plus en plus instables comme pour symboliser les hauts-et-les-bas au sein d'un couple qui prend fin.

Mais la force du film est d'avoir réussi à faire en sorte que ces caractérisations symboliques n'enferment pas les personnages. C'est un quotidien très vivant et hétérogène qui nous est montré à l'écran, par les différents points de vue présentés (la vie des parents, celles des enfants), mais également par l'inventivité du cinéaste. Un split-screen sur des volailles vient même illustrer le temps qui passe. Une pointe de surréalisme apparaît également et plusieurs plans très courts se succèdent pour illustrer un monologue de la mère. Très vite, on peut

potentiellement craindre une volonté d'épater constamment son public mais si *L'Amour qu'il nous reste* impressionne, c'est par le regard si délicat qu'apporte Pálmason à son récit.



Tourné avec des éléments de sa vie privée (ses propres enfants jouent ceux du film, le chien Panda est le sien, les créations que souhaite exposer Anna sont les siennes), le film apparaît alors plus intime et doux que l'étaient ses précédentes œuvres. Les rares moments de violence apparaissent abruptement, sans volonté de mettre mal à l'aise, mais pour servir un humour froid et absurde, comme pour souligner que la vie suit tranquillement son cours au sein d'une structure qui ne se verra pas forcément abattre par ce séisme familial.

L'Amour qui nous reste s'affirme comme une alternative bienvenue à la représentation du divorce à l'écran, un genre codifié dans le cinéma dramatique (surtout américain) où les enjeux restent le plus souvent resserrés autour de la garde des enfants et des bouleversements qu'un tel événement provoque. Si le réalisateur n'interdit pas à ses personnages d'exprimer ponctuellement une colère sourde (comme lors d'une discussion en voiture entre le père et sa fille), il réalise un film où le divorce des parents n'est présenté aucunement comme une fin en soi pour la famille.

L'amour qu'il reste, c'est celui d'un couple dont chaque membre a choisi une voie différente tout en gardant du respect pour l'un et l'autre. C'est aussi celui des petits instants partagés entre chaque membre de cette famille durant cette période, comme une promenade dans l'eau ou traîner au canapé devant la télé. C'est également celui d'une nature qui est sans cesse préservée et observée dans ses moindres détails. Mais c'est surtout un film tendre, baigné par une atmosphère mélancolique et sa musique délicate, qui peut se montrer mordant (comme dans sa conclusion) mais surtout affectueux.

Critique : L'Amour qu'il nous reste

Publié le 16 décembre 2025 (<https://lepolyester.com/critique-lamour-quil-nous-reste/>)



La trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques. Un regard sensible sur la beauté discrète du quotidien et le flot des souvenirs qui s'égrènent au rythme des saisons.



L'Amour qu'il nous reste

Islande, 2025

De Hlynur Pálmason

Durée : 1h49

Sortie : 17/12/2025

Note : ★★★★★☆

TOUT C'QUI NOUS SÉPARE

Des gosses, un chien, une partie de basket en fin de journée : la famille représentée dans **L'Amour qu'il nous reste** ressemble à n'importe quelle famille. Et comme tant d'autres familles, celle-ci est un échec : papa et maman se séparent. Cette séparation est à peine dite mais la subtile écriture de l'Islandais Hlynur Pálmason (<https://lepolyester.com/entretien-avec-hlynur-palmason-un-jour-si-blanc/>) est suffisamment éloquente, et l'on peut être reconnaissant vis-à-vis du cinéaste car ce dernier fait, tout au long du film, confiance en l'intelligence de ses spectatrices et spectateurs et n'a jamais vraiment recours à des démonstrations scolaires.

L'Amour qu'il nous reste compose ainsi un portrait familial cassé, mais plutôt que des scènes factuelles de déchirements ou de tendresse, Pálmason illustre plutôt ce qui est ressenti. Comment, en termes visuels, représenter la peur irrationnelle, les mauvaises pensées des protagonistes, l'absurdité qui semble régir l'existence – même quand on imagine celle-ci parfaitement réglée ? Comment mettre en scène des sentiments plus grands que le quotidien ? Le ton de **L'Amour qu'il nous reste** est toujours libre, et si le film n'est jamais aussi radical que son premier essai **Winter Brothers** (<https://lepolyester.com/critique-winter-brothers/>), Hlynur Pálmason infuse dans un cadre relativement grand public une bonne dose de personnalité et d'originalité. ⤴

Dans **L'Amour qu'il nous reste**, on assiste en quelques plans à la vie d'un poussin qui devient un coq avant de disparaître. Pálmason aime mesurer le temps qui passe et joue avec les échelles de manière à la fois ludique et poignante. Des inventaires de la vie, le quotidien des hommes et des femmes à l'ombre de la nature, des plans de baies ici, de champignons là. Le temps passe et passe et passe encore comme dans ces plans répétés autour d'un épouvantail immobile – finira-t-il par remuer ? C'est improbable mais cela peut arriver, à l'image des surprenantes touches d'horreur qui s'invitent dans le récit (à la télé avec **L'Étrange créature du lac noir** ou dans un coin de cuisine où trainent des couteaux aiguisés). Oui, le récit d'une famille disloquée peut tourner au film d'horreur, mais là encore c'est une perspective sensible et poétique. Car rien n'est si littéral dans **L'Amour qu'il nous reste** : tout est sérieux et rien n'est si sérieux.

Le long métrage s'ouvre par de surprenantes images d'une maison vidée et dont le toit s'envole. C'est, là encore, quelque chose de très concret (s'agit-il de travaux ? d'une destruction ?), mais difficile de dire précisément ce qui se passe et pourquoi. On ressent pourtant ce qui cloche dans le foyer, qui peut être cosy et rempli de tension, baigné dans une lumière qui parvient à être à la fois chaleureuse et triste. Les cadres inventifs ne le sont pas par simple vanité : la mise en scène expressive de Hlynur Pálmason réussit à rendre vivant et émouvant un sujet qu'on pourrait penser figé ou rebattu.

| Suivez Le Polyester sur Bluesky
(<https://bsky.app/profile/lepolyester.bsky.social>),
(<https://www.facebook.com/lepolyester/>) et Instagram !
(https://www.instagram.com/le_polyester/) |



Bande-annonce **L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE**
jour2fête

02:11

par Nicolas Bardot 



L'ETRANGE HARENG

par [Corentin Lê](#)

Difficile de ne pas penser à *L'Aventura* de Sophie Letourneur, sorti il y a quelques mois, lorsque la famille islandaise de *L'Amour qu'il nous reste* s'assoit à un moment sur une colline pour regarder un coucher de soleil ; le crépuscule renvoie dans les deux films au délitement potentiel du couple. Chez Hlynur Pálmason, personne ne marche toutefois dans son caca pour corrompre, comme chez Letourneur, la joliesse douce-amère d'un plan-carte postale. De manière assez déconcertante, le cinéaste islandais enchaîne les visions touristiques analogues, loin de *Godland*, son film précédent, où la beauté de l'île volcanique causait un lent empoisonnement des corps et des esprits (le récit accompagnait des missionnaires danois envoyés en Islande au XIXe siècle et rendus à moitié fous par la puissance des éléments). Pourtant, quelque chose déraile et échappe à la séduction touristique des images en 16mm, dont la plasticité évoque celle d'un vidéoclip à l'esthétique branchouille et *lo-fi*. Dans une scène de pique-nique quasi-utopiste, Anna, la mère de famille, écarte par exemple les jambes au-dessus de la tête de Magnus, le père alors allongé, afin de lui montrer sa culotte sous sa robe :

par un raccord aberrant, le sous-vêtement d'Anna se transforme en un astre illuminant le regard ébahi de Magnus. C'est le premier des dérapages étranges et surréalistes que Pálmason va opérer dans la deuxième moitié du récit, après un intermède qui, s'approchant d'une vignette de Wes Anderson période *Moonrise Kingdom* – des plans sur un manuel d'anatomie, une description fétichiste de plusieurs objets en voix off, etc. –, introduit dans le film un imaginaire plus mortifère et aux accents fantastiques. Le véritable projet du film s'incarne dans un passage de *L'Étrange créature du lac noir*, que Magnus, pêcheur de hareng sur un chalutier, visionne sur son ordinateur avant de s'endormir de fatigue. Plusieurs plans mettant en valeur la silhouette élégante de Julie Adams, qui s'apprête à plonger dans l'eau, sont suivis de l'apparition de la bête grotesque de Jack Arnold, dans un premier temps tapie au fond du lac. Sous la surface séduisante des images gisait un monstre de carnaval, prêt à venir dérégler le réel grâce à sa bizarrerie.

Il en va quelque part de même ici : Pálmason désamorce la part charmante de ses plans par l'entremise de micro cassures et d'apparitions – tantôt macabres, tantôt burlesques, parfois les deux en même temps : un enfant transpercé par une flèche lors d'une scène de jeu, un coq tué par Magnus qui revient l'assassiner dans un rêve (le volatile y a désormais la taille d'un dinosaure), un documentaire animalier sur les baleines, que regardent les deux jeunes fils de la famille et dans lequel est évoquée la taille impressionnante du sexe des mâles (plus de trois mètres), etc. Dans cette veine, l'une des plus belles idées du film réside dans l'épouvantail portant un heaume de chevalier qu'installe Anna pour distraire ses enfants (ils s'entraînent au tir à l'arc en l'utilisant comme cible). Un même plan fixe sur le pantin reviendra plusieurs fois pour marquer le passage des saisons, sous la forme de tableaux magnifiques du littoral islandais. Représentation d'abord figée, à l'image des natures mortes dont regorge le début du film, l'épouvantail prendra finalement vie sans qu'aucune explication n'accompagne son déroutant éveil. On voit un peu les ficelles de ce film qui affiche sa singularité – la mort du couple relève d'une fracture dans la réalité même, qui devient alors un théâtre dysfonctionnel –, mais on lui reconnaîtra d'être plus curieux qu'il n'en avait initialement l'air.

- L'Amour qu'il nous reste
- (Ástin sem eftir er)
- Islande, Danemark, Suède, France 2025
- Réalisation : [Hlynur Pálmason](#)
- Scénario : Hlynur Pálmason
- Image : Hlynur Pálmason
- Montage : Julius Krebs Damsbo
- Musique : Harry Hunt

- Interprétation : Sverrir Gudnason (Magnús), Saga Garðarsdóttir (Anna), Ída Mekkín Hlynisdóttir (Ída), Grímur Hlynsson (Grímur), Þorgils Hlynsson (Þorgils)...
- Distributeur : Jour2Fête
- Date de sortie : 17 décembre 2025
- Durée : 1h49



COUP DE Foudre CHAOS CRITIQUE

« L'amour qu'il nous reste » de Hlynur Palmason : chronique familiale aussi bizarre que fascinante



By Marco Santini décembre 18, 2025



Sous des couverts mélodramatiques, voici un film assumant toute sa singularité. En narrant le quotidien d'une famille contemporaine islandaise : maman artiste, père pêcheur en haute mer, une fille adolescente et des jumeaux garçonnetts, le film tire une collection de portraits aussi joviale qu'insaisissable. Raconter l'ordinaire tout en révélant, sans en avoir l'air (c'est là sa force secrète) le drame intime et indicible que s'y joue : la distance entre les parents, avant les conflits et in fine, la séparation. Comment raconter, malgré cette situation de crise, l'amour qui demeure ? En travaillant sur le rythme, l'espace, les silences, la répétition... jusqu'à atteindre une certaine intimité, insolite et piquante.

Le précédent opus du réalisateur, *Godland*, nous avait marqué par sa temporalité suspendue, porteuse d'un souffle, anti-spectaculaire dans sa forme et, pour cette raison, épique. En apparence, son nouveau long-métrage s'affirme presque comme un pied de nez. Bien sûr, nous retrouvons ce qui faisait le sel de sa mise en scène : la fixité des cadres, centralisés par ces photogrammes au format 4/3, comme autant de détails d'une toile plus large ; à l'intérieur desquelles, les plans parlent d'eux-mêmes, en faisant surgir le cynisme, l'étrange, l'imprévisible. Le tout, au service d'un propos resserré, voire modeste. L'équipe technique, pour cette raison, était réduite à quelques personnes, et le matériel du tournage, guère plus nombreux (limité à une caméra, un trépied léger et nul éclairage).

Par-delà ce microcosme formel, ce qui intéresse Hlynur Pálmason sera de nous partager, comme autant d'instantanés, les moments en creux, les vicissitudes, les bizarreries personnelles : les discussions entre pré-ados, les disputes, la suffisance d'un galeriste, un accident filmé au loin... Le spectateur est pris à témoin, sans que cela soit ressenti de façon intrusive. Les matières brutes filmées en gros plan (filet de pêche, tôles industrielles, rouilles, herbes graminées, fibres abrasives) ajouteront autant de colorations pour illustrer les émotions en cours, ou les personnalités du clan. Et le montage accentuera ce propos : jump-cut, time-lapse (la scène pivot d'un chevalier-épouvantail s'érigeant au fil des saisons) et voix-off défilent en imagier cocasse, pour évoquer le temps qui passe, et brouiller nos repères.

Certes, il manque peut-être une étincelle, dans ce traitement à la fois curieux et naturaliste, une absence d'enjeux, pourrait-on dire, empêchant plus d'immersion émotionnelle. Pour autant, en sublimant la monotonie du quotidien, en racontant ce qui résiste ou ce qui survie d'amour, en assumant également son ton onirique (le temps d'une scène, jamais une poule nous aura fait autant cauchemarder...), proche du réalisme magique, voici une proposition marquante, puisque tout en assumant sa bizarrerie, l'entremêle d'une patte douce-amère.



17 décembre 2025 en salle | 1h 49min | Drame

De Hlynur Pálmason | Par Hlynur Pálmason

Avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason, Ída Mekkín Hlynisdóttir

Titre original Ástir sem eftir er



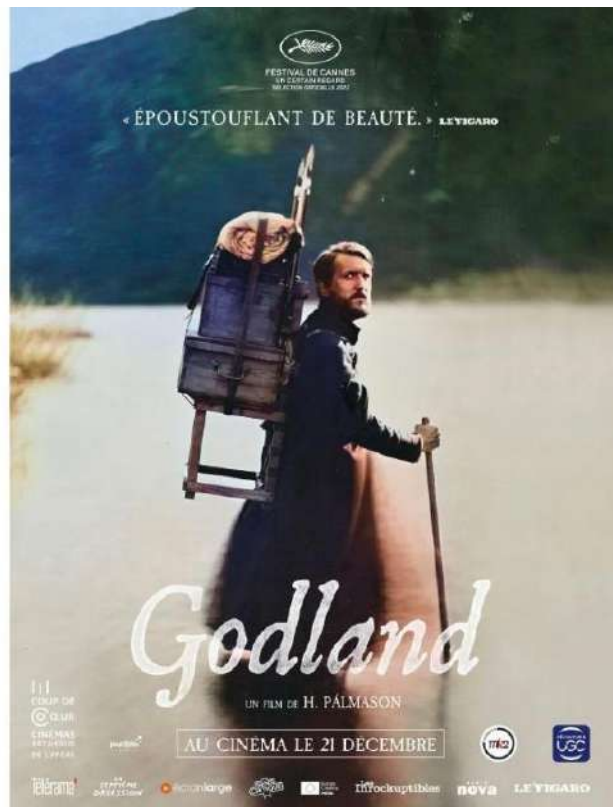
CINÉMA - [Interview]

HLYNUR PÁLMASSON pour
'L'Amour qu'il nous reste'

Présenté dans la sélection Cannes Première du dernier Festival de Cannes, le beau film 'L'Amour qu'il nous reste' du cinéaste islandais Hlynur Pálmason est maintenant en salles. Nous avons eu la chance de discuter avec lui de l'importance de voir la beauté autour de soi et du travail en famille.

Ce nouveau film est différent de votre précédent long-métrage 'Godland' (2022) en termes d'échelle. 'Godland' était un film d'époque avec une portée historique, alors que 'L'Amour qu'il nous reste' est une histoire contemporaine plus intime. Qu'est-ce qui a déclenché ce nouveau projet ?

Hlynur : Parfois on a l'impression que les choses les plus importantes sont les plus grandes, comme ce qui se passe dans le monde ou encore la politique. J'ai l'impression au contraire que les choses les plus petites, comme l'intimité avec vos enfants ou votre conjoint.e, sont souvent plus grandes que toutes ces choses parce que c'est intérieur et l'intérieur est plus grand que tout. L'intérieur est insondable alors que l'extérieur a une fin. C'est un autre type d'espace. Ce film traite ainsi de cette chose plus petite, intime et contemporaine, mais en même temps j'ai l'impression que c'est plus grand que nature. C'est tout ce qui compte, l'essence la plus importante. Je voulais faire un film très intime tout en lui donnant l'impression d'être un grand hommage amoureux ou une sorte d'exploration épique, même si c'est plus banal, comme la vie quotidienne. Cela m'a toujours intéressé. Quand je regarde des peintures par exemple, j'aime voir simplement les conjoint.es dans la baignoire ou les enfants qui jouent. Le monde environnant de l'artiste m'a toujours m'intéressé.



Vous semblez notamment intéressé par la trace que nous laissons dans ce monde, ainsi que le poids du temps. Pouvez-vous nous parler de ces aspects ?

Hlynur : Je suis en effet très intéressé par la manière dont nous passons notre temps. Il est très précieux, c'est la chose la plus précieuse au monde. Il passe vraiment vite : nous vieillissons très rapidement, mes enfants grandissent à toute vitesse. Tout autour de moi bouge si vite. J'ai été très intéressé par ce qui se passe, ce qui est important et précieux. J'ai pensé au temps que vous avez avec les gens que vous aimez, avec vos parents, vos frères et sœurs, vos enfants ou votre conjoint.e. Je voulais simplement explorer cela et souligner son importance. Que faisons-nous sur cette Terre ? Nous créons des souvenirs, nous vivons des expériences, nous grandissons et j'espère que nous apprécions ce processus. Il faut vraiment apprécier les choses banales, comme boire un café ou se réveiller le matin et voir la beauté autour de soi. Je pense que j'ai exploré ces choses avec ce film.

A propos de la beauté environnante, les prises de vue de la nature sont sublimes. Vous utilisez souvent le même cadre mais on a presque l'impression que c'est une nature à chaque fois complètement différente.

Hlynur : Je voulais capturer le temps et pour cela je voulais filmer sur une longue période. La scène d'ouverture du film où le toit est arraché a été tournée en 2017. Toutes les scènes du poteau et de la création du chevalier ont quant à elles été tournées au cours des deux dernières

années. Il y a donc des fils narratifs dans le film qui sont en cours depuis longtemps. Je l'ai façonné et construit sans savoir exactement ce qui allait se passer. Pendant que je tourne, j'écris et je développe aussi. Tout se passe en parallèle. Je ne sais jamais exactement dans quelle direction cela va.



La mère Anna (Saga Garðarsdóttir) et ses enfants Ída (Ída Mekkín Hlynisdóttir), Grímur (Grímur Hlynsson) et Þorgils (Þorgils Hlynsson) profitant des plaisirs domestiques

Vous n'avez jamais une idée préconçue de ce que va être le projet avant de le commencer ?

Hlynur : Oui et non. Je préconçois beaucoup, mais en même temps, je fais ce métier pour être surpris. Je veux être stimulé. C'est ainsi que j'aligne les choses et c'est pourquoi j'écris en tournant. Je tourne quelque chose, je réagis au matériel et je regarde les rushs quelques semaines après, puis j'écris autre chose en fonction. Je me demande ce dont a besoin le film et j'essaie de lui fournir cela.

La mère artiste semble vouloir au départ faire partie de l'industrie artistique avec la recherche d'un.e galeriste. Dans votre travail, on dirait au contraire que vous avez constitué votre propre équipe et que vous pouvez travailler ainsi en toute indépendance.

Hlynur : J'ai parlé à beaucoup d'artistes et de cinéastes et ils se sentent souvent comme des marginaux, alors que nous les voyons parfois comme

faisant partie intégrante de l'industrie du cinéma ou du monde de l'art. Peut-être que chaque artiste se sent un peu comme un étranger. En tant qu'artiste, tu es souvent comme un observateur. Tu observes les autres, le monde et tu es toujours en train d'enregistrer et de façonner ce qui est devant toi. J'ai souvent senti que j'étais entre les choses. Je ne sais pas ce que cela signifie, mais j'ai l'impression que les choses que j'aime sont souvent celles sur lesquelles on ne peut pas vraiment mettre un mot.



Une balade en famille dans les paysages islandais

Il y a une imagerie forte dans ce film, avec par exemple un énorme coq vengeur, un chevalier, un poteau planté à maintes reprises, une robe ensoleillée prenant des dimensions insoupçonnées ou encore un galeriste voleur d'œuf filmé au ralenti. Comment êtes-vous arrivé à cette imagerie ?
Hlynur : Je pense que cela est arrivé en m'amusant, en gardant un esprit ludique, en explorant et en me perdant.

Est-ce que ce sont des manifestations physiques de ce que les personnages ressentent ?

Hlynur : Je travaille toujours longtemps à comprendre ce que fait chaque personnage. Par exemple, quel genre d'art fait Anna ? Si elle faisait de la peinture à l'huile, ce serait une chose complètement différente et probablement un autre film. Je pense vraiment à ces décisions. Toutes ces choses comptent. Vous essayez toujours de trouver une harmonie dans le fil narratif et l'histoire avec la forme et la structure. Je ne peux pas

simplement avoir de la narration ou seulement une forme. Ce n'est pas suffisant. J'ai donc besoin des deux pour qu'elles s'adaptent et fonctionnent ensemble.



Les enfants Grímur (Grímur Hlynsson) et Þorgils (Þorgils Hlynsson), premiers témoins de la séparation des parents

La mère et le père ont des emplois complètement différents. L'homme est pêcheur. Vers la fin du film, il y a une scène où un collègue pêcheur récite un texte en français. D'où est venue cette idée ?

Hlynur : C'est en fait un ami à moi qui joue ce rôle. Il est musicien et producteur de musique. Il a vécu en France pendant quelques années. Quand j'ai écrit cette scène pour lui, je l'ai écrite en anglais. C'est comme s'il lisait un manuel. Il m'a dit : « Pourquoi suis-je en train de parler anglais ? » Je lui ai demandé dans quelle langue il voulait parler et il m'a dit : « En français, bien sûr ! » Il lit un manuel de mine navale.

D'où viennent les œuvres d'art créées par la mère artiste ?

Hlynur : Toutes les œuvres d'art dans la maison ont été faites par des membres de l'équipe de tournage. Beaucoup d'entre eux sont des artistes. Les travaux extérieurs avec le métal sont de ma propre création. Je récolte des œuvres saisonnières chaque année. Je les positionne en septembre et puis je les ramasse à nouveau et les nettoie en mai. Je fais cela depuis des années maintenant.

Est-ce que l'incident avec le cheval qui gâche le travail de la femme artiste est quelque chose qui vous est réellement arrivé ?

Hlynur : Nous venons d'une famille de cavaliers. Mon père a beaucoup de chevaux et ma fille les monte souvent. Un jour, ils ont ruiné la clôture, mangé certaines des œuvres et les ont traînées partout. Les chevaux ruinent tout ce qu'il y a autour, que ce soit un arbre ou quoi que ce soit d'autre. J'ai vécu cela pendant que j'écrivais le film, alors ça s'est automatiquement infiltré dans le scénario. La vie influence ainsi le film.



Anna (Saga Garðarsdóttir) en toute indépendance

La musique est composée en grande partie des morceaux de l'album 'Playing Piano for Dad' de [h hunt](#) (2016) que nous aimons beaucoup. Sur ce disque, il y a même des morceaux intitulés Pêche (Sketches) et Pêche II. Pouvez-vous nous en dire plus sur l'inclusion de ce disque dans le film ?

Hlynur : Il y a quelques années, à Stockholm, je recevais un lot du matériel scanné que j'avais tourné. Quand j'obtiens ce matériel, ce n'est pas synchronisé avec du son. Je le regarde sans son et je mets souvent de la musique en fond. J'ai écouté 'Playing Piano for Dad' de [h hunt](#) à ce moment-là et j'ai eu l'impression que le ton et l'espace de son album correspondaient complètement au film. J'ai alors juste commencé à écouter l'album pendant que je regardais ces images. J'ai tellement aimé que j'ai appelé cet artiste et nous avons commencé à faire connaissance et à travailler ensemble. Nous avons utilisé l'album et il a aussi écrit un morceau exclusif de clarinette. Nous avons utilisé cela à certains endroits pour lier

l'ensemble. Je suis un grand fan. Je pense qu'il est génial. Je suis si content de son travail. Je ne peux pas imaginer le film sans lui.

Vos trois enfants jouent dans le film. Comment créez-vous une cohésion entre les membres de votre famille et le reste de l'équipe ?

Hlynur : Pour moi, il s'agit plus de savoir dans quel genre d'atmosphère et d'espace je les invite. Comme j'ai fait tellement de projets avec les mêmes personnes, ils connaissent tout le monde, dont tous les techniciens. C'est une sorte de petite famille. Les inviter dans ce processus est très simple et sûr. Mon travail a été essentiellement de faire sortir des énergies très différentes des parents et des enfants. Je voulais vraiment obtenir cette énergie brute des enfants que j'aime beaucoup. C'est difficile si vous ne les connaissez pas. Parfois, il faut vraiment connaître les gens pour pouvoir écrire pour eux. Je savais donc que je pouvais obtenir ces choses spécifiques de leur part. Ils ont un jeu d'acteur relâché, comme s'ils s'en fichaient, alors que ce n'est pas le cas. Ils ne sont pas intéressés à devenir des acteurs et je pense que j'aime ça. J'aime cette énergie. Ils s'amusent. Lorsque vous créez un ensemble de personnages, c'est vraiment bien d'avoir différentes énergies. Cela donne plus d'humanité.

Crédits photo de couverture : Hlynur Pálmason

Le nouveau long-métrage 'L'Amour qu'il nous reste' de Hlynur Pálmason est maintenant en salles et hautement recommandé !

A noter, le moyen-métrage 'Joan of Arc', tourné en parallèle de ce film, est projeté en exclusivité au Jeu de Paume à Paris du 17 décembre au 26 décembre. Plus d'informations [par ici](#).

A&B

3 IDEES DE FILMS A VOIR POUR LES VACANCES DE NOËL

RCF, le 17 décembre 2025 - Modifié le 17 décembre 2025

[La Chronique cinéma](#) Trois films pour les vacances : Avatar, L'Amour qu'il nous reste et Rebuilding

ECOUTER (4 MIN)

[HTTPS://WWW.RCF.FR/ARTICLES/POINTS-DE-VUE/3-IDEES-DE-FILMS-A-VOIR-POUR-LES-VACANCES-DE-NOEL](https://www.rcf.fr/articles/points-de-vue/3-idees-de-films-a-voir-pour-les-vacances-de-noel)

[VOIR LES EPISODES](#)

Avec l'approche des vacances de Noël, 3 idées de films à voir

: Avatar, de feu et de cendres, de James Cameron ; L'Amour qu'il nous reste de l'islandais Hlynur Palmason et Rebuilding de l'américain Max Walker-Silberman.

Une nature grandiose

Dans un tout autre style, plus naturaliste, *L'Amour qu'il nous reste* est un film islandais de Hlynur Palmason. Il a un point commun avec *Avatar* : la beauté et la puissance des éléments. En Islande, la nature fait partie intégrante de la vie. Ici c'est la terre, l'eau, le vent et la glace qui servent de décors naturels. Palmason, le réalisateur, est un artiste qui engrange toute l'année des images du quotidien, avec un sens merveilleux du cadrage et de la lumière : chez lui, le ramassage des myrtilles ou le déchargement des poissons deviennent des vrais tableaux animés qu'il intègre ensuite au montage, selon son inspiration. Il y a quand même une histoire dans son film : celle de la séparation de Magnus et Anna, un couple avec 3 enfants. Elle a déjà eu lieu quand le film commence. C'est donc plus l'histoire de la fragmentation de cette famille. Magnus, espère reconquérir sa femme Anna, qui lui manque physiquement. Le film explore avec humour, tendresse, et mélancolie, l'amour qui reste entre eux, malgré tout. C'est aussi un film traversé de poésie et de mystère.

Dès la première scène, spectaculaire, un toit se détache d'un bâtiment désaffecté. On le voit basculer, vaciller puis se soulever avant de littéralement s'envoler dans les airs, laissant le ciel entrer dans l'espace ouvert. Une belle entrée en matière pour ce film très visuel et sensoriel, qui relève plus de l'expérience que de la narration. Les rêves aussi sont

convoqués, et on navigue souvent entre conte et réalité, comme avec cette créature mystérieuse que les enfants ont construite à partir d'un bâton planté en terre, puis revêtue d'une armure avant de la cribler de flèches. C'est enfin une magnifique exploration du temps qui passe. Avec le passage des saisons particulièrement photogénique en Islande. Le travail d'Anna qui est artiste plasticienne, elle découpe des plaques de fer qu'elle laisse rouiller à l'air libre, sur des toiles qui évoquent à la fois les effets du temps long et les liens qui peuvent unir l'Homme à la nature.

L'amour qu'il nous reste : chronique d'un lien fragile

Le film suit un couple séparé qui continue pourtant de coexister au sein d'une famille recomposée autour de leurs trois enfants. Une chronique familiale où le quotidien se fissure doucement et où la nature devient le miroir des émotions enfouies.

- Jean-Luc Gadreau
- 17/12/2025
- Le blog de Jean-Luc Gadreau



© Hlynur Pálmason

Avec *L'amour qu'il nous reste*, Hlynur Pálmason opère un virage sensible, après l'austérité épique de *Godland*. Il se plonge dans la matière délicate de l'intime et du quotidien. Le film suit un couple séparé qui continue pourtant de coexister au sein d'une famille recomposée autour de leurs trois enfants. Sur une année, rythmée par les saisons, Pálmason ne cherche pas à dramatiser la séparation, mais à révéler ce qu'il en reste. Il filme les gestes partagés, les regards, les silences et les petites routines qui font encore famille.

Anna, en pleine séparation, n'est pas la seule en quête de sens. Son cheminement se juxtapose à celui de Magnus, son ex-conjoint, pêcheur, le père de ses trois enfants. Magnus a du mal à comprendre ses propres sentiments. Il se sent également exclu du quotidien de la famille. La vie qu'il s'était construite a volé en éclats. Pourtant, il s'y accroche de toutes ses forces.

La poésie fragile d'une séparation silencieuse

D'emblée, le réalisateur installe une poétique du familier et de l'étrange. Un plan marquant, totalement muet, montre le toit d'une maison arraché comme la métaphore puissante de la dislocation imminente. Ce n'est pas là un simple effet narratif mais l'une des nombreuses images symboliques que Pálmason disperse dans son récit pour traduire l'usure du couple et l'intensité des liens persistants. Le quotidien de cette famille islandaise – entre promenades, repas et jeux avec un chien et un coq menaçant – devient le cœur du récit. La séparation est peu dite, mais subtilement suggérée. On perçoit les absences de Magnus lorsqu'il part en mer, la frustration d'Anna face à un galeriste pédant, l'équilibre fragile entre complicité et détachement. Pálmason alterne des scènes très directes avec des touches presque oniriques – un avion qui s'écrase, un coq géant dans une chambre – qui poursuivent l'exploration de l'imaginaire et des désirs refoulés des protagonistes.



La nature comme témoin sensible

La nature, omniprésente, n'est pas un décor neutre mais un interlocuteur du film. Elle est filmée en gros plan, des myrtilles aux lichens, et sert de contrepoint apaisant ou troublant aux émotions humaines. Elle illustre aussi

la fluidité d'un cinéma que Pálmason veut « en mouvement permanent, comme de l'eau », entre beauté et laideur, absurde et comique, tendresse et mélancolie. Les performances sont d'une remarquable sobriété. Saga Garðarsdóttir et Sverrir Gudnason incarnent Anna et Magnus avec une fragilité discrète, sans excès ni pathos, et les trois enfants – qui sont les propres enfants du réalisateur – confèrent une vérité rare aux interactions familiales.



Ce qui frappe chez Pálmason, c'est sa capacité à renouveler le genre du film de famille en crise sans recourir à des démonstrations dramatiques convenues. Plutôt que le conflit frontal, il explore l'usure du regard, les affects diffus, les moments de grâce qui subsistent malgré tout. Les saisons qui passent, les éléments naturels mouvants et les moments de tendresse banale – un dîner, une randonnée, un après-midi à traîner sur un canapé – tissent un portrait doux-amer d'une famille qui ne s'effondre pas mais se réorganise.

L'amour qu'il nous reste devient une forme de méditation cinématographique sur la persistance de l'amour, non pas comme un feu flamboyant, mais comme une présence diffuse et résiliente dans le quotidien. Le film touche par la délicatesse de son regard, sa liberté formelle et son humour à froid, faisant de l'ordinaire une matière cinématographique riche et subtile.

Critique Express : L'amour qu'il nous reste

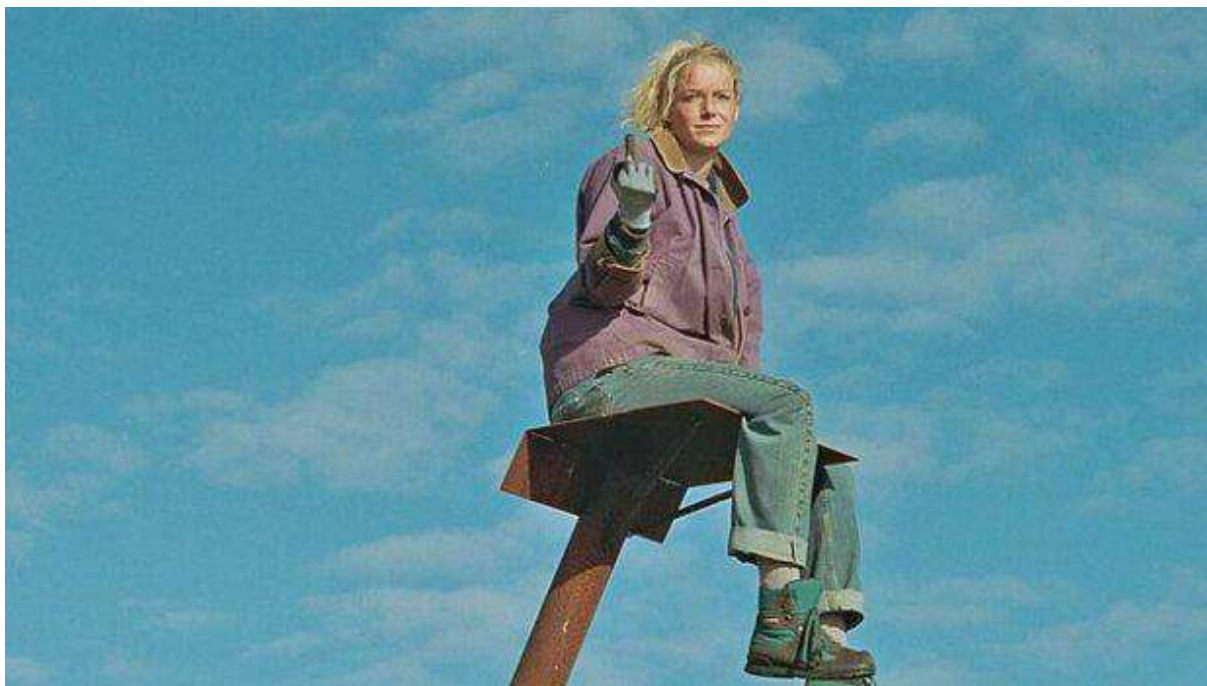
Par Jean-Jacques Corrio

15 décembre 2025



3.5/5

***Synopsis** : La trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques. Un regard sensible sur la beauté discrète du quotidien et le flot des souvenirs qui s'égrènent au rythme des saisons.*



Le réalisateur islandais **Hlynur Pálmason** n'est pas homme à se laisser enfermer dans un genre particulier, bien au contraire. Après **Winter brothers** en 2018, un film social lorgnant sur le polar et à la radicalité assumée, après **Un jour si blanc** en 2020, véritable polar cette fois-ci, après **Godland** en 2022, film qui nous amenait dans la 2ème moitié du 19ème siècle alors que l'**Islande** était toujours soumise à la domination du **Danemark**, **Hlynur Pálmason** a choisi, pour son 4ème long métrage, de nous faire partager avec beaucoup de tendresse la vie d'une famille, une femme, un homme, 3 enfants, une chienne, qui, d'une façon plutôt paisible, est en train de se décomposer. L'idée du film lui est venue il y a 4 ans, lorsqu'il tournait **Nest**, un court-métrage dans lequel **Hlynur Pálmason** avait filmé sur plusieurs saisons l'occupation par sa fille et ses 2 fils d'une cabane construite tout en haut d'un arbre. Et le réalisateur, lorsqu'il tournait ce film, de se demander ce que leurs parents pouvaient bien faire pendant ce temps, des parents dont on parlait beaucoup mais qu'on ne voyait jamais ! Dans **L'amour qu'il nous reste**, on retrouve les 3 enfants du réalisateur, Ída, déjà présente dans **Godland**, Grímur et Þorgils, on pense bien reconnaître le lieu où se déroulait ce court métrage, et, cette fois ci, les parents, Anna et Magnús, sont bien présents, ainsi que Panda, la chienne de la famille. Remplaçant la cabane construite en haut d'un arbre, un poteau est planté dans le sol, poteau auquel est accroché un mannequin de chevalier et qui sera régulièrement utilisé pour faire comprendre aux spectateurs qu'on change de saison. Lorsqu'on parle d'une famille, on évoque souvent le toit qui l'abrite et c'est par le toit d'un bâtiment qui s'envole que commence le film : le clin d'œil est évident, cette famille qui vit dans la campagne, sur la côte sud de l'**Islande**, n'est pas au meilleur de sa forme. En fait, Anna et Magnús sont séparés, mais, que ce soit le fruit de « l'amour qu'il leur reste » ou celui d'un désir commun de protéger leurs enfants, cela ne les empêche pas de se réunir régulièrement autour d'un bon repas en plein d'air ou de partir ensemble, avec les enfants, pour randonner dans la nature environnante.



Cette séparation qui ne paraît pas peser de façon excessive sur les enfants, est-elle irrémédiable ? Anna n'a manifestement pas envie de revenir en arrière alors qu'on sent bien que Magnús, lui, se verrait bien reprendre une vie commune avec celle qui est toujours sa femme, un désir qui, lorsqu'il le manifeste, ne manque pas d'engendrer des heurts avec Anna. Son principal handicap, c'est son métier. Il est marin pêcheur sur un bateau du port voisin et le rythme de sa vie est fonction de la pêche au hareng, ce qui handicape fortement une vie familiale régulière et réduit sa disponibilité auprès de ses enfants. En plus, même si l'**Islande** est très en pointe en ce qui concerne l'égalité entre les hommes et les femmes, ce monde islandais de la pêche est toujours un monde très masculin, un monde qui, dans son comportement et dans ses conversations, ne fait pas étalage d'une très grande finesse. Anna, elle, est une artiste plasticienne qui aimerait bien se faire un nom mais qui se plaint de ne rencontrer que des galeristes davantage intéressés par des conversations tournant autour de la gastronomie et de l'œnologie que par les œuvres qu'elle leur a montrées. Après une sélection à la **Semaine de la Critique** cannoise pour **Un jour si blanc** et une sélection à **Un Certain Regard** pour **Godland**, c'est dans la section **Cannes Première** que **L'amour qu'il nous reste** a été projeté au dernier **Festival de Cannes**. Une section qui n'a pas de palmarès mais cette projection a permis à Panda, la propre chienne du réalisateur, de se voir attribuée la **Palm Dog 2025**, « meilleure performance canine sur grand écran ». Comme c'est toujours le cas dans les films de **Hlynur Pálmason** (et dans presque tous les films qui nous viennent de cette île du grand nord aux paysages si particuliers), la nature occupe une place importante dans **L'amour qu'il nous reste**. Cette nature est très bien

mise en valeur par le Directeur de la photographie qui n'est autre que le réalisateur ! Etant par ailleurs artiste plasticien, ce sont ses propres œuvres qui sont présentées dans le film comme ayant été réalisées par Anna. Dans un film par ailleurs très réaliste et ayant même parfois un côté documentaire aussi bien en ce qui concerne la pêche et l'industrie du poisson que sur le travail d'une artiste plasticienne, **Hlynur Pálmason** a glissé habilement une petite dose d'onirisme. Quant à la musique, le réalisateur a décidé d'utiliser presque intégralement une œuvre déjà existante, « Playing Piano for Dad » du compositeur et pianiste anglais aux tendances minimalistes **H Hunt**. Ce n'est peut-être pas la meilleure décision qu'il ait prise !





Épisode podcast

AVATAR 3, L'AGENT SECRET, WAKE UP DEAD MAN et L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

La Perche est dans le Cadre !

Belle chronique des chroniqueurs Manon et Valentin

En ligne sur toutes les plateformes d'écoute dès le 18 décembre

<https://open.spotify.com/episode/ORYIXhfniseDVKqt5txNKZ?si=a79f911c9e394312>

Baz'art

Le webzine 100% culture

21 octobre 2025

FESTIVAL LUMIÈRE 2025- L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE, RENCONTRE AVEC HLYNUR PALMASON

Vous savez, c'est difficile de tout concilier : faire ce qu'on aime, payer ses factures, prendre soin de sa famille. Dans le film, j'explore ces questions à travers le personnage d'Anna. Il y a des moments amusants car la vie d'artiste, ça veut aussi dire réussir à montrer son travail. C'est pour cela que j'ai inclus les scènes avec le galeriste – elles ont l'air dingues, mais le monde réel est souvent plus dingue que la fiction.

Hlynur Pálmason, Festival Lumière, octobre 2025



Crédit photo : Loic Benoit_Festival Lumière

Écrit et réalisé par Hlynur Pálmason ***L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE*** illustre une année dans la vie d'une famille alors que les parents naviguent dans leur séparation.

Avec de nombreux moments ludiques et sincères, le film dépeint l'essence douce-amère de l'amour fané et des souvenirs partagés au milieu des saisons changeantes.



Sur un an, Hlynur Pálmason dissèque une séparation avec beaucoup de pudeur et autant d'allégories oniriques ou fantastiques, toujours profondément ancrées dans le vivant. Après l'excellent *Godland* (2022), le réalisateur plasticien confirme son habileté à sublimer, toujours en format carré, les jolis détails du quotidien.

Hlynur Pálmason, interviewé par Didier Allouch et Thierry Frémaux nous a donné quelques clés sur son cinéma et sur ce film qui ne ressemble à aucun autre.



Crédit photo : Loic Benoit_Festival Lumière

" Je préfère me mettre au travail sans idées trop précises à l'avance, pour garder au tant d'honnêteté et de spontanéité que possible dans mes films, en restant au plus proche de l'expérience humaine réelle. Quant aux sujets, je brasse toujours large.

Ce film là parle de la nature, de ce que l'on construit, reconstruit ou détruit, de ce qui nous rassemble et nous sépare, de problèmes de

communication et de sentiments contraires. Mais en son cœur, c'est d'abord une œuvre sur la famille, dans le prolongement de mes courts et longs métrages précédents"



Crédit photo : Loic Benoit_Festival Lumière

"L'idée de L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE m'est venue pendant que je tournais NEST, pour lequel j'ai filmé mes enfants dans une cabane dans un arbre sur une période d'un an et demi. À force de filmer, j'ai commencé à me demander ce que faisaient les parents pendant ce temps, puisqu'ils étaient toujours hors-champ : on entendait parler d'eux, sans jamais les voir. Peu à

peu, j'ai imaginé d'autres fils narratifs qui s'entremêlaient et s'enrichissaient mutuellement."



Crédit photo : Loic Benoit_Festival Lumière

"La question du film, c'est : que faisons-nous de notre temps ? Qu'est-ce qui compte vraiment ? Le temps qu'on passe avec sa famille, ceux qu'on aime, les souvenirs qu'on se crée. Et ça touche à la vie même, à la mémoire, au sentiment d'appartenance. Qu'arrive-t-il à une famille quand les parents se séparent, que deviennent les souvenirs et les moments partagés ? Que devient l'amour qu'il leur reste."



L'amour qui reste, présenté mardi 14 octobre dans le cadre des avant première du Festival Lumière

en salles le 17 décembre 2025

Posté par Bazaart à 07:05 - [Commentaires \[0\]](#) - [Permalien \[#\]](#)

Tags: [festival lumiere](#), [Hlynur Pálmason](#)

Critique positive la plus appréciée

8



Sergent_Pepper



L'Amour qu'il nous reste

Film de [Hlynur Pálmason](#)
(2025)

Antipathos

L'ouverture de *L'amour qu'il nous reste* est à prendre au sens propre comme au figuré : on y voit une grue arracher la toiture d'un vaste hangar, dans un mouvement insolite qui enlève sa fonction d'abri à la construction : une étrange suspension, un nouveau regard sur un lieu qui gagne en poésie ce qu'il perd en structure. Une métaphore, en somme, de la famille que nous allons suivre une année durant, dont la cellule se voit modifiée par la séparation des parents, et les visites régulières du père qui aimerait pouvoir rester, alors que son ex-épouse lui fait accepter son statut d'invité privilégié.

Pálmason a, au fil de ses longs métrages, exploré deux thématiques : les marques du passage du temps, et le mouvement de la vie. La première se construit sur les visions successives d'un même lieu, ou d'une construction en cours (ici, les œuvres de la mère, plasticienne et adepte du land-art, ou de l'épouvantail/chevalier construit par les enfants), sur lesquels passent les saisons, les climats et les lumières. La seconde occasionne des séquences décrochées, véritables poèmes visuels, où le cinéaste laisse la caméra s'attarder sur les frémissements de la nature, le ruissellement de l'eau ou les machines utilisées par les marins-pêcheurs.

Le film est ainsi presque dénué d'histoire : il s'agit avant tout de saisir, dans son authenticité brute, la vie d'une famille, les quêtes de chacun, sous le regard bienveillant et fidèle du chien Panda, mentionné dès le générique, et important au point d'avoir fini par gagner la prestigieuse Palme Dog lors du Festival de Cannes 2025. La spontanéité des enfants, et leur naturel saisissant ne sont pas dus au hasard : il s'agit de ceux du réalisateur, qui laisse souvent la caméra tourner pour filmer leurs échanges, leur questionnement et la complicité innée qui les unit.

C'est donc par une série de pas de côté que le cinéaste parvient à construire cette œuvre atypique : chronique familiale dénuée de drame au pathos chargé, film sur l'Islande évitant la carte postale factice (notamment par le recours au format carré 1.33:1), film expérimental et chronique intimiste à la fois. Ce mélange des genres se retrouve également dans la savoureuse variation des tonalités, le cinéaste se permettant de véritables moments de comédie, que ce soit dans l'accident d'un des enfants ou de délires beaucoup plus loufoques, où l'imaginaire des protagonistes semblent prendre le pas sur la réalité, et provoquer crash d'avion, chute grotesque ou apparition de coq géant. Cet étonnant agrégat offre au spectateur un film, qui, s'il évoque l'existence la plus commune d'une famille, parvient à projeter une poésie à nulle autre pareille.

8

Écrit par **Sergent_Pepper**

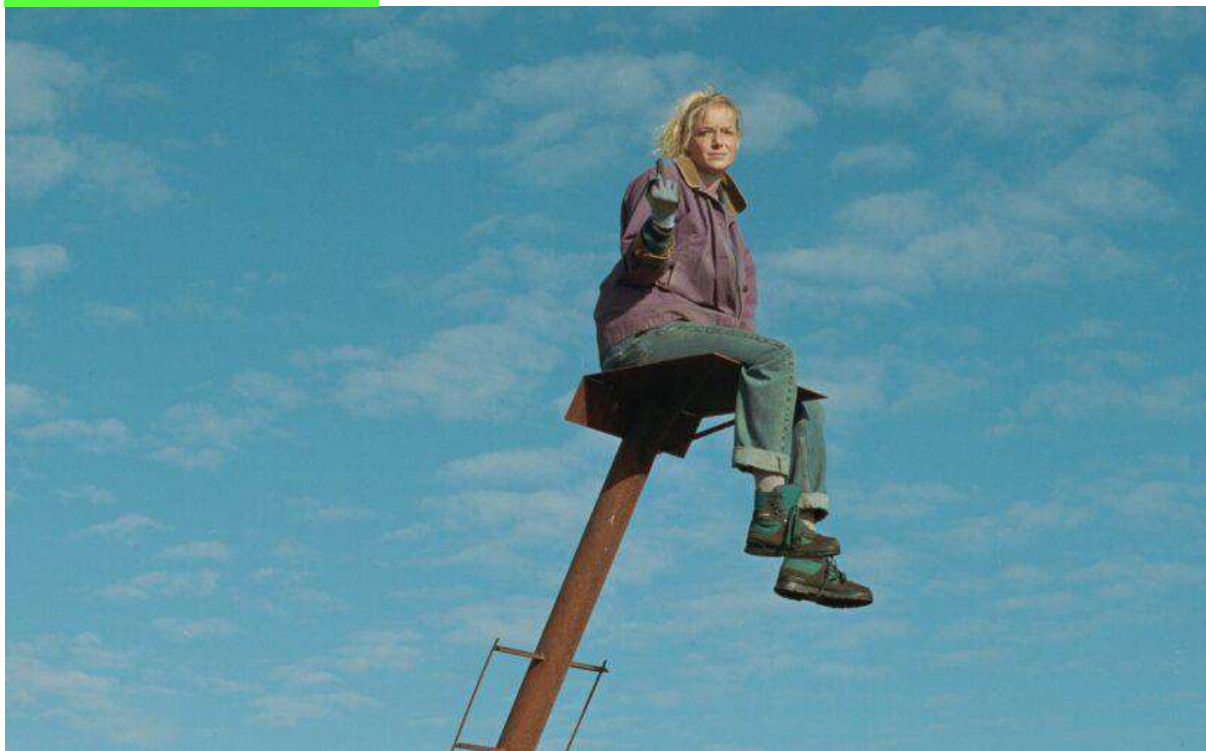
Cet utilisateur l'a également mis dans ses coups de cœur et l'a ajouté à ses listes [Nature](#), [Famille](#), [Les meilleurs films sur la beauté de la nature](#), [Les meilleurs films sur la famille](#) et [Islande](#)



Tsounami

Revue de cinéma trimestrielle et
thématique

Numéro 17 : Internet



L'amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason @Jour2Fête

Que reste-t-il de ces beaux jours ?

Critique | L'amour qu'il nous reste de Hlynur Pálmason, 2025

Cela commence sur la démolition d'une maison : filmée depuis l'intérieur d'une pièce vide, le toit est arraché lentement, faisant surgir l'extérieur dans l'intérieur. *L'amour qu'il nous reste* est donc l'histoire d'une famille. Ils sont cinq : une mère artiste en difficulté, un père marin pêcheur sur un gros chalutier, une fille, l'aînée, et deux garçons – les trois enfants sont d'ailleurs ceux du cinéaste. Ils ont aussi un superbe border collie du nom de Panda (lauréat de la Palme Dog au dernier Festival de Cannes), et un poulailler, avec un coq paraît-il agressif. Tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes en terre d'Islande, mais la famille est en réalité à l'image de cette première séquence métaphorique : le couple est en instance de divorce. Quatre murs abrités par un ciel bleu, est-ce que cela demeure un foyer ?

Le nouveau film de Hlynur Pálmason est à l'image de ses précédents, ouvert au monde et à toute sa trivialité poétique. La force de sa mise en scène réside dans la provocation d'une sensation très particulière : celle d'un film qui ne pourrait finalement jamais s'arrêter, et où le flux de vie continuerait d'exister après

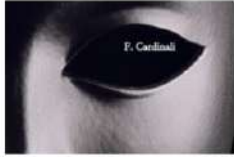
le *cut* final. Chaque personnage pourrait avoir un film entier qui lui soit dédié : l'arc des enfants qui fabriquent un mannequin de chevalier pour s'entraîner au tir à l'arc, tandis que les saisons défilent autour d'eux, a donné lieu à une excroissance sous forme de moyen métrage autonome, intitulé *Joan of Arc*, présenté au dernier festival de San Sebastian.

Pensé comme un kaléidoscope de séquences, de scènes, de points de vues, et même de plans s'étalant sur une année (le tournage en aura nécessité deux), *L'amour qu'il nous reste* rompt avec une narration classique et opte plutôt pour un film de sensation optique et sonore pure. Cela va des gros plans de découpe de poissons pêchés par le père, aux scènes de repas en famille, en passant par les larges plans de randonnées dans la nature islandaise. Si le plan est souvent large, et que le point de vue peut paraître omniscient, Pálmason reste toujours empathique à sa famille de personnages : chaque action relève de la banalité, et c'est dans leur enchaînement, leur cadrage, qu'elle en révèle toute leur beauté. Laver le chien Panda devient une séquence de réconfort pour la mère, après qu'elle ait passé une mauvaise journée en compagnie d'un galeriste imbécile qui n'a fait que parler de lui, au lieu de regarder ses œuvres. A la différence du *Scènes de la Vie Conjugale* (1973) de Bergman ou de *Kramer contre Kramer* (1979) de Benton, la déchirure du divorce devient ici une intrigue naviguant en sous-marin, l'éléphant au milieu de la pièce surgissant par bribes, non pas par des actes dramatiques forts, mais par des actes manquées, ou des rêveries. Le père tue le coq parce que sa femme lui a demandé, sans réfléchir à savoir si l'animal était réellement agressif ou simplement normal. Il le fait parce qu'elle lui a demandé. La seule chose qu'il repousse est l'acte de signer les papiers du divorce, car cela serait déchirer définitivement ce qu'il reste.

Si son précédent film, *Godland* (2022) pouvait se rapprocher d'un récit de Conrad, par son travail du temps pensé comme souffle épique et mythologique, Hlynur Pálmason avec *L'amour qu'il nous reste* s'en déleste, pour se diriger vers la littérature de Woolf, tant le cinéaste semble revenir à ces quelques mots tirés des *Vagues* (1931) :

« Avec quelle rapidité le flot nous porte de janvier à décembre. Nous sommes entraînés par le torrent des choses ; et ces choses sont devenues si familières que nous n'apercevons pas leur ombres. Nous flottons sur la surface du fleuve. » (traduction de Marguerite Yourcenar)

***L'amour qu'il nous reste* de Hlynur Pálmason, en salles le 17 décembre**



TRAVELLINGUE "La télévision fabrique de l'oubli. Le cinéma fabrique des souvenirs." – Jean-Luc Godard
12 décembre 2025

UNE RELATION QUI PREND FIN

CINÉMA : MERCREDI 17 DÉCEMBRE 2025



L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE, DE HLYNUR PALMASON
– 1H49
COMEDIE DRAMATIQUE AVEC SAGA
GARÐARSDOTTIR, SVERRIR GUDNASON, IDA
MEKKIN HLYNSDOTTIR

SCORE : 3/5

Le scénario

La trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques.

Mon avis – Film très personnel de Hlynur Pálmason – au point que ses trois enfants jouent dedans – *L'Amour qu'il nous reste* est né du tournage d'un court métrage, en 2022, *Nest*. Il y filmait ses enfants dans une cabane dans un arbre sur une période de plus d'un an et il se demandait ce que faisaient les parents que l'on ne voyait jamais à l'image. De là est née une autre histoire que l'on retrouve au cœur de ce film et qui lui apporte une touche certaine de poésie : celle de gamins qui fabriquent un mannequin de chevalier alors que les saisons passent avec la dureté propre au climat islandais.

Porté par la belle musique originale du pianiste Harry Hunt, ce portrait d'une famille qui se sépare ne manque ni de tendresse ni de chaleur humaine et Hlynur Pálmason décrit les petites choses du quotidien, les relations familiales qui se tissent...

Si certains moments peuvent moins nous parler – le rapport avec la nature si sauvage d'Islande par exemple – cette chronique intime n'est pas dénuée de finesse psychologique dans l'approche des personnages, notamment dans la description de la mère qui gère avec force les soucis du quotidien. Un récit capté de manière très réaliste, même si le cinéaste sait, à certains moments, injecter une dose d'onirisme comme dans la séquence d'ouverture avec le toit progressivement soulevé de la maison et apportant d'emblée une touche de mystère...

Après *Godland*, un film d'époque où l'atmosphère était déjà singulière, Hlynur Pálmason change ici complètement de direction en évoquant ce climat instable de la fin d'une histoire d'amour. « *On ne connaît l'amour que par son absence* », note, justement, le cinéaste. Avec, au cœur de l'histoire, la personnalité forte de cette mère de trois enfants, Anna, qui doit affronter la séparation tout en travaillant, sans baisser la garde, à son œuvre artistique et à sa reconnaissance.

Avec sa petite musique de l'intime, ce nouveau film fait habilement réfléchir à ces petits riens qui construisent nos vies.

Avatar, L'Agent secret, L'Âme idéale, Rebuilding... Nos critiques des sorties de la semaine

Le retour de James Cameron sur Pandora, un grand thriller politique, Jonathan Cohen dans un nouveau registre... On vous dit tout sur les sorties de ce mercredi 17 décembre.



Avatar : De feu et de cendres, de James Cameron. (©2025 20th Century Studios. All Rights Reserved.)

L'Agent secret, de Kleber Mendonça Filho

☆☆☆☆

Un homme traqué dans le Brésil sous la dictature en 1977, une ville en tension, un passé qui refuse d'être oublié... K. Mendonça Filho revient avec un thriller politique qui se mue en fresque envoûtante, une ode à la mémoire et à la vie plus forte que la peur. / **Isabelle Boudet**

L'Âme idéale, de Alice Vial ☆☆☆

Elsa voit les morts et les préfère aux vivants, avec lesquels elle n'arrive pas à entretenir de relations... jusqu'à ce qu'elle rencontre Oscar. *L'Âme idéale*, beau film écrit à la main plutôt qu'à l'ordinateur, rend aux morts un culte aux accents truffaldiens. / **Carl Arnaud**



Magalie Lépine Blondeau et Jonathan Cohen dans *L'Âme idéale*, de Alice Vial. (©Marie-Camille Orlando – 2025 Les Films entre 2 & 4 – Gaumont – TF1 Films Production)

L'Amour qu'il nous reste, de Hlynur

Pálmason ★★★

Au cœur de la nature islandaise, un couple se sépare mais de petites touches d'amour résistent. Un film lumineux, sensible et drôle, qui brosse avec fantaisie une famille en pleine réinvention, au fil des saisons. Une forme libre pour un récit plein de vie ! / **Leïla Gharbi**

Avatar : De feu et de cendres, de James

Cameron ★★★

Encore en deuil, la famille de Jake et Neytiri doit prendre une décision sur l'avenir de Spider, en danger. Mais ils vont être confrontés à une nouvelle menace... Ce film jumeau de *La Voie de l'eau* renoue avec la magie dont est capable Cameron, non sans redondance. / **Michael Ghennam**

Le Chant des forêts, de Vincent Munier ★★

Amour du vivant, art de l'affût : accompagné de son père et de son fils, V. Munier prolonge le mouvement de *La Panthère des neiges* et célèbre cette fois la beauté menacée des forêts vosgiennes de son enfance. Les images sont splendides, les impensés abondent. / **Thomas Fouet**

La Fabrique des monstres, de Steve Hudson

★

P'tit Cousu, un monstre cherchant désespérément à être aimé, est engagé par une troupe de cirque itinérante... La fable envisagée fait bientôt place à un récit prévisible, égrenant les références et les figures imposées sans les comprendre. / **Carl Arnaud**



La Fabrique des monstres, de Steve Hudson. (© Gringo Films, Senator Film Produktion)

Votre région, votre actu ! Recevez chaque jour les infos qui comptent pour vous. S'inscrire

Heidi et le lynx des montagnes, de Tobias Schwarz ★★★

Heidi récupère un petit lynx blessé. Un certain Schnaittinger débarquant pour ouvrir une scierie qui modernisera le village, Heidi va devoir lutter sur deux fronts : pour protéger son nouveau compagnon et la forêt, mise en péril. Un film au message salubre. / **Gilles Tourman**

Histoires de la bonne vallée, de José Luis Guerín ★★★

En marge de Barcelone, Vallbona est une enclave concentrant un tissu social unique, et renfermant une histoire passionnante. Entre le portrait polyphonique et l'essai, le nouveau documentaire de José Luis Guerín est une réussite formelle. / **Simon Hoareau**

Jone Sometimes, de Sara Fantova ★

À Bilbao, pendant les fêtes de la Semana Grande, la jeune Jone découvre l'amour et les responsabilités d'adulte avec son père touché par la maladie de Parkinson. Un récit sobre et délicat, mais qui souffre d'un manque d'écriture et d'originalité pour marquer. / **Violette Messenger**

Kogis, de Alexandre Bouchet ★★

Relativement attendu sur le fond - la nature est fragile et nous n'en prenons pas soin -, ce documentaire est épatant dans ce qu'il raconte : dans un salutaire renversement de point de vue, cinq amérindiens Kogis y viennent observer notre environnement. / **Nathalie Zimra**

Rebuilding, de Max Walker-Silverman ☆☆

Dusty, éleveur de bétail dans le Colorado, voit son existence basculer lorsqu'un incendie dévastateur réduit en cendres le ranch familial. D'une beauté visuelle saisissante, Rebuilding séduit par sa délicatesse, malgré quelques facilités narratives. / **Antoine Corte**



Josh O'Connor et Lily LaTorre dans Rebuilding, de Max Walker-Silverman.
(© 2024 Jesse Hope)

par Redaction Fiches Du Cinema

